



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

**“La vie de Marianne  
ou  
Les aventures de Madame la Comtesse de \*\*\*”  
(1731-1742)**

**roman de MARIVAUX**

(540 pages, en onze parties)

pour lequel on trouve un résumé,

des notes (page 6),

puis successivement l'examen de :

la genèse (page 27)

l'intérêt de l'action (page 27)

l'intérêt littéraire (page 29)

l'intérêt documentaire (page 30)

l'intérêt psychologique (page 31)

l'intérêt philosophique (page 34)

la destinée de l'œuvre (page 35)

**Bonne lecture !**

# Résumé

## Première partie

Le narrateur, qui faisait faire des travaux dans son appartement, y trouva, dans une armoire, un manuscrit qui avait été écrit quarante ans auparavant. Des amis l'incitèrent à le publier, en changeant les noms de deux personnes. Voici l'histoire :

Vers 1690, la comtesse de \*\*\*, prénommée Marianne, est une belle quinquagénaire qui, dans des lettres, fait à une de ses amies, destinataire anonyme, des confidences sur sa vie fort mouvementée. L'histoire débute «*il y a cinquante ans*», donc vers 1640, avec l'attaque d'un carrosse par des voleurs de grand chemin ; tous les occupants de la voiture sont tués, à l'exception de Marianne, âgée alors de deux ans, et d'un chanoine qui s'enfuit. Tout le monde s'extasie devant la mésaventure de celle qui pourrait donc être la fille d'aristocrates, puis l'oublie. Cependant, la petite fille est recueillie par un curé, et soignée par la soeur de celui-ci, qui se conduit comme une mère adoptive. Ces braves gens l'élèvent. Alors qu'elle a environ quinze ans, le curé meurt. Sa mère adoptive l'emmène à Paris où elle vient recueillir un héritage ; mais il s'avère qu'il n'y a que des dettes. La mère en tombe malade. Marianne se trouve ainsi seule dans une auberge, désemparée et sans argent, mais belle. Le père Saint-Vincent, un religieux ami de la famille dont elle a sollicité l'aide, vient la voir. Il la recommande à la bienveillance d'une de ses ouailles, M. de Climal, homme d'un certain âge, charitable et pieux, qu'il presse de faire le plus bel acte de charité jamais fait. Comme Marianne ne veut pas être domestique, il la place chez une lingère forte en gueule et roublarde, Mme Dutour, lui promet sa protection, lui donne des conseils, et lui fait comprendre que, si elle sait l'aimer, car il est en fait un faux dévot, un libertin voulant profiter de sa situation pour la séduire, des récompenses assureront son bien-être. Il lui offre des gants pour que ses mains restent belles. Marianne est fière, et ne se sent pas à sa place chez la Dutour. Elle se sent humiliée quand il lui donne de l'argent. Mais elle se sent de mieux en mieux en sa présence, même si elle se rend compte qu'il se comporte plus en amant qu'en homme charitable. Alors qu'il lui avoue sa tendresse, elle joue l'enfant naïve et distraite. Il lui offre du linge si beau et une robe si soignée qu'elle ne se sent pas l'envie de refuser. Quand elle rentre chez la Dutour en portant la robe, la lingère se fâche parce que le linge aurait pu être acheté chez elle, et Marianne s'emporte elle aussi. Toutefois, craignant de perdre sa pensionnaire, Mme Dutour se réconcilie avec elle, et va jusqu'à l'inciter à exploiter l'amour de son bienfaiteur hypocrite.

## Deuxième partie

Parée de son bel habit, Marianne se rend à l'église où se trouve une assistance pour laquelle apparence et bonne mine sont très importantes. Elle attire tous les regards, et elle en est consciente, prend même des postures pour que les hommes ne la quittent pas des yeux. Elle remarque un beau jeune homme. En sortant de l'église, alors qu'elle est rêveuse, elle est renversée par un carrosse, et tombe ; descend du carrosse le beau jeune homme de l'église son sauveur qui s'empresse de la secourir, de la consoler ; il s'appelle Valville, lui demande son adresse, mais elle se sent humiliée d'avoir à la lui indiquer ; il l'amène donc chez lui où, avec une infinie volupté, elle lui découvre sa cheville enflée ; où il prend son pied, lui dit qu'il l'aime. Ils sont déjà à deux doigts d'être sous le coup d'une passion mutuelle quand survient M. de Climal, qui n'est autre que l'oncle de Valville, qui, jaloux, voit donc qu'une relation s'ébauche entre son neveu et sa protégée. Celle-ci ne sait comment se comporter, trouve toutes les excuses possibles pour que Valville ne la ramène pas lui-même. Elle prend un carrosse pour revenir chez Mme Dutour qui a une altercation avec le cocher parce qu'elle veut le payer, mais ne veut lui donner que douze sous, Marianne la sauvant de ses coups en lui en donnant vingt mais se faisant réprimander. Celle-ci constate qu'elle a été suivie par un domestique de Valville. Elles se réconcilient pendant le repas.

### Troisième partie

M. de Climal, venu rendre visite à Marianne chez Dutour, n'ayant pas abandonné son dessein, tente de discréditer son neveu en le qualifiant de libertin, lui faisant un long discours pour finalement lui dire qu'elle ne sera plus lingère, qu'il veut l'installer dans un appartement et lui donner une rente. Il est agenouillé devant elle au moment où entre Valville. Croyant qu'elle est sa maîtresse, il se retire, laissant Marianne plus en colère que jamais contre M. de Climal, qui finit, lui aussi, par s'en aller en déclarant qu'il l'abandonne à son sort. Marianne retourne solliciter l'aide du père Saint-Vincent, toujours parée de son habit neuf, pour lui montrer l'hypocrisie de M. de Climal. Elle y trouve ce dernier déjà en train de plaider sa propre cause auprès du religieux, que, lorsque le séducteur est parti, elle ne le convainc qu'à grand-peine de sa bonne foi. Sur le chemin du retour chez Madame Dutour, elle entre dans une église pour y prier et y pleurer. Son beau visage noyé de larmes et son air noble attirent l'attention d'une religieuse qui l'amène à la prieure du couvent à qui elle fait le récit de ses malheurs. Une visiteuse de la prieure, une certaine Mme de Miran, apitoyée par son histoire, décide de se charger d'elle, en la considérant comme sa fille, et s'engage à payer sa pension dans un couvent. Marianne fait envoyer tous les vêtements qu'il lui a offerts à M. de Climal par l'intermédiaire de Valville auquel elle écrit un billet avant de retourner au couvent où elle va désormais demeurer.

### Quatrième partie

Rendant visite à Marianne avec une de ses amies, Mme Dorsin, Mme de Miran évoque son fils qui ne veut plus se marier depuis qu'il a rencontré une jeune fille. Comprenant que le fils de Mme de Miran n'est autre que Valville, Marianne lui raconte comment elle l'a rencontré, et sa bienfaitrice qui est bouleversée, mais lui demande de l'aider à convaincre son fils de se marier. De Marianne, elle dit : *«Je ne me lasse point de l'entendre [...] elle est unique»*. Marianne s'exécute : elle donne rendez-vous à Valville pour le lendemain. Il vient avec sa mère, tout ému parce qu'il la cherchait depuis trois semaines. Elle lui fait le discours convenu ; ils pleurent tous les trois ; Valville consent à en épouser une autre, Mme de Miran, toujours plus séduite par Marianne, comprend les sentiments que son fils lui porte, et accepte qu'il continue de l'aimer, malgré tout. Une prise de voile a lieu dans le couvent, et la famille de Mme de Miran est invitée. Marianne participe à un dîner chez Mme Dorsin.

### Cinquième partie

Marianne apprend que M. de Climal est en danger de mort, et retourne au couvent plus vite que prévu. Puis elle rend visible au moribond qui, en proie au remords, avoue tous ses crimes au père Saint-Vincent et à Valville, et réhabilite Marianne. Il lui lègue une rente de douze cents livres. Deux parentes de Mme de Miran venues pour l'occasion, Mme de Fare et sa fille, Mlle de Fare, se rendent compte des regards qu'échangent Valville et Marianne, et apprennent le projet de mariage entre eux auquel Mme de Miran, après de longues hésitations (son fils peut-il épouser une inconnue sans fortune?), devant l'amour désespéré de l'un et le désintéressement de l'autre, a consenti. Mme de Fare lui propose d'emmener Marianne à la campagne quelques jours. Valville l'accompagne. Or Mme Dutour apparaît, venue montrer de la toile à ces dames, et, bien sûr, en toute bonne foi et naïveté, elle révèle ce qu'elle sait sur Marianne. Bien que Mlle de Fare s'empresse de faire jurer à Favier, la servante de Mme de Fare, de ne rien faire savoir de ce qu'elle a entendu, le mal est déjà fait. Elle a renseigné Mme de Fare, qui ne réagit pas bien. Marianne et Valville s'en vont. Celui-ci souhaite que sa mère ne soit pas au courant de l'incident.

### Sixième partie

De retour au couvent, Marianne raconte tout à Mme de Miran. Elle reçoit la visite singulière d'une vieille femme qui se dit la parente de Mme de Miran, et lui demande de confirmer qu'elle est bien une orpheline, ce qu'elle fait. Dans un billet, elle rapporte l'incident à Mme de Miran, qui l'envoie, le lendemain, chercher par une femme de chambre. En réalité, il s'agit d'un enlèvement orchestré par la

famille de Mme de Miran qui s'oppose à la mésalliance de Valville avec Marianne. Cette dernière est emmenée dans un autre couvent où elle raconte ses malheurs à la supérieure qui prend son parti. La famille donne à Marianne un après-midi pour décider entre épouser M. Villot, leur protégé, ou prendre le voile. Pour gagner du temps, Marianne accepte de considérer l'idée du mariage, et rencontre son promis qui s'avère être un lourd benêt imbu de sa personne. Puis elle fait face à la famille assemblée autour de l'un de ses membres les plus éminents qui est ministre. Pendant que celui-ci parle, Mme de Miran et Valville arrivent soudainement.

### Septième partie

À l'issue d'un long débat, le ministre prend en considération les vertus de Marianne, et tout s'arrange. Mme de Miran l'emmène dîner chez elle où elle lui fait essayer une bague, puis lui montre son futur appartement. Puis elle l'emmène dans sa campagne, où Valville est de plus en plus dissipé dans l'attente du mariage, Marianne, avec du recul, se rendant compte qu'il était bien trop galant. Quand Marianne, Mme de Miran et Valville reviennent au couvent, ils assistent à l'évanouissement d'une belle jeune fille que Valville dévisage, Marianne étant jalouse s'en sans apercevoir. Mme de Miran prend en amitié cette jeune fille, Mlle Varthon, et sa mère, propose à celle-ci de faire venir sa fille chez elle chaque fois qu'elle viendrait chercher Marianne. Ainsi, une petite amitié semble naître entre les deux jeunes filles qui se racontent leurs malheurs, Marianne ne lui révélant toutefois pas que Valville est le mari qui lui est promis. Or ce dernier était tombé amoureux de Mlle Varthon lors de son évanouissement comme il était tombé amoureux de Marianne lors de sa chute devant son carrosse. Marianne étant tombée malade, il vient lui rendre visite, et en profite pour voir Mlle Varthon. Celle-ci s'en va souvent en prétendant qu'elle va chez une amie de sa mère. Marianne finit par dire à Mlle Varthon qu'elle va se marier avec Valville. Et elle se plaint de ce que son fiancé ne lui ait écrit aucun billet. L'autre ne dit rien, et garde les yeux baissés, pour finalement avouer avoir souvent vu Valville, et l'aimer, ignorant tout du mariage qu'il avait promis. Elle lui montre un billet qu'il lui a écrit.

### Huitième partie

Mlle Varthon, outrée du comportement qu'a eu Valville, ne veut plus le revoir. Une religieuse nommée Mlle de Tervire vient consoler Marianne. Le lendemain, c'est Mlle Varthon qui vient la voir pour lui dire qu'elle sort d'un entretien avec Valville qui avait prétendu avoir voulu essayer d'oublier Marianne en en courtisant une autre. Mlle Varthon se lance dans un discours plein de haine et de jalousie que, toutefois, Marianne perce facilement, se mettant elle-même en colère, et calmant ainsi l'autre ! Après avoir d'abord refusé de revoir Valville, Mlle Varthon finit par le rencontrer et lui pardonner, ne le trouvant plus si coupable et comprenant même la difficulté qu'il y a pour lui à aimer une fille «*qui n'est rien et qui n'a rien*». Marianne en est très mécontente. Peu de temps après, elle reçoit une visite inattendue de Valville qui tente de dissimuler son désintérêt pour elle. Alors qu'elle est avec lui chez Mme de Miran, elle le conduit à l'écart, lui dit ses quatre vérités, et lui montre le billet qu'il a écrit à Mlle Varthon après qu'il ait fort maladroitement tenté de justifier les prétendus retards mis à la conclusion de leur mariage. Alors qu'ils sont revenus en compagnie des autres, Valville est décontenancé lorsque sa mère évoque son mariage prochain ; comme Marianne demande l'abandon de ce projet, Mme de Miran s'emporte. L'embarras croissant de Mlle Varthon fait bientôt comprendre à Mme de Miran et à Mme Dorsin quelle est la raison de la désaffection de Valville. Un riche officier sensiblement plus âgé que Marianne, qui a entendu parler de ses malheurs, s'en émeut, et la demande en mariage. Mais, profondément blessée par l'infidélité de Valville, elle commence à considérer l'idée d'entrer en religion. Elle confie son dilemme à Mlle de Tervire, la religieuse qui est devenue son amie, et qui veut lui raconter sa propre histoire pour essayer de la dissuader d'entrer dans les ordres.

## Neuvième partie

Mlle de Tervire raconte la rencontre de ses parents, M. de Tervire et Mme de Tresle. Ils ne purent se marier. Elle naquit. Par hasard, son père fit sa connaissance, et, attendri, accepta qu'elle vienne habiter dans son château. Sur le point de mourir, il lui annonça qu'il allait modifier son testament pour faire oublier tout ce qui s'était passé de malheureux entre eux. Mais il mourut sans l'avoir fait, et la famille resta donc tout à fait dépouillée. Mme de Tresle se maria, et ne s'occupa plus que du fils qui lui naquit alors, faisant basculer sa fille dans une situation de quasi-orpheline, que sa grand-mère maternelle, indignée, prit à sa charge. Mais la vieille dame tomba gravement malade, et mourut. Dans son testament, elle légua à Tréville un diamant de deux mille francs, ce dont ses tantes furent jalouses. La petite se sentait persécutée. Personne de sa famille ne voulait s'occuper d'elle, mais sa grand-mère avait demandé de le faire à son fermier, M Villot. Elle grandit ainsi sans que sa mère ne vienne la voir, celle-ci demandant seulement à son amie, Mme de Sainte-Hermières, de faire d'elle une religieuse. Mme de Sainte-Hermières fit tout pour l'attirer dans un couvent, et y parvint presque. Mais Mlle de Tervire, ayant appris, lors d'une discussion avec une jeune religieuse, les aspects les moins plaisants de la vie monacale, refusa de prendre le voile, et vexa ainsi celle qui s'était donnée tant de mal pour la convaincre. Un petit abbé lui envoyait de petits billets, et, excédée, elle s'employa à calmer son ardeur. Cinq mois plus tard, le baron de Sercour, un vieil invalide, la demanda en mariage ; comme il était riche, elle accepta. Il était l'oncle du petit abbé, qui, la veille du mariage, s'introduisit dans la chambre de Mlle de Tervire, le coup étant monté avec Mme de Sainte-Hermières qui les surprit, ce qui fit échouer le mariage. La réputation de Mlle de Tervire en fut fort compromise, et plus personne ne voulut plus lui parler. Cependant, Mme de Sainte-Hermières eut un accident, et une de ses femmes de chambre, ébranlée, révéla sa manigance avec l'abbé qui, mis en prison, y mourut. Le baron de Sercour voulut renouer avec Mlle de Tervire, mais elle refusa. Alors qu'elle était âgée de dix-sept ans, se présenta sa tante paternelle, Mme Dursan qui, ayant chassé son fils aîné qui avait fait un mauvais mariage avec une fille d'artisan, acheta le château de Tervire pour son cadet qui espérait devenir son héritier. Elle se prit d'amitié pour Mlle de Tervire.

## Dixième partie

Mlle de Tervire vécut avec Mme Dursan. Un jour, sur les terres de celle-ci, elle rencontra un jeune homme qu'elle sauva de deux autres qui le maltrahient. Il lui montra une bague qu'il voulait vendre pour aider sa famille ; Mme Dursan n'en voulut pas, mais Mlle de Tervire lui donna tout de même de l'argent. Elle apprit que le jeune homme était son cousin, et elle finit par rencontrer ses parents, les Dorfrainville, qui vivaient tous dans la misère. Mme Dorfrainville et Mlle de Tervire s'arrangèrent pour que Mlle Dorfrainville devienne la femme de chambre de Mme Dursan, sous le nom de Mlle Brunon. Un jour où M. Dorfrainville et son fils étaient venus la voir, le premier fut soudain mourant, et Mlle de Tervire n'eut d'autre choix que de l'emmener au château, à l'insu de Mme Dursan. Celle-ci, revoyant son fils aîné, lui pardonna, puis tendit les bras à son petit-fils et à sa mère. Mme Dursan mourut le soir même, ayant légué ses biens à son fils cadet puisqu'elle n'avait pas vu son fils aîné depuis vingt ans, et à son petit-fils, à condition qu'il épouse Mlle de Tervire. Mais l'épouse du frère aîné s'y opposa, ayant bien changé depuis qu'elle avait de l'argent. Mlle de Tervire finit par partir.

## Onzième partie

Mlle de Tervire se rendit à Paris avec une Mme Darcire. Pendant le voyage, elles rencontrèrent une femme assez âgée et aimable, disant s'appeler Mme Darneuil. Mlle de Tervire lui confia qu'elle voulait revoir sa mère. Elle alla à son adresse, où elle apprit que son beau-père, un marquis, qui vivait dans l'indigence parce qu'il avait donné tout son bien, par amour, à son enfant, était mort après que son fils ingrat l'ait délaissé, et se soit marié. Mais elle ne put trouver sa mère. Quand elle voulut revoir Mme Darneuil, elle ne la trouva pas non plus. À ce moment, un incident se produisit dans la rue où elles séjournèrent. Leur hôtesse leur parla d'une dame qui ne pouvait pas payer ses dettes. C'était nulle autre que Mme Darneuil qui se révéla être la mère de Mlle de Tervire. D'où une scène de

reconnaissance pathétique et longue. Et, à cause des émotions ressenties, la mère se retrouva paralysée. Mlle de Tervire alla voir la belle-fille de sa mère, et, alors qu'il y avait foule, lui reprocha d'avoir abandonné sa mère. À ce moment-là, une cloche qui sonne empêche Mlle de Tervire d'achever son histoire.

## Notes

(la pagination est celle de l'édition de Rencontre)

Première partie

Page 21 : «*il y a quarante ans qu'il est écrit*» : La première partie du roman parut en 1731. Le manuscrit supposé a donc dû être écrit vers 1690, époque où Marianne, dont les premières aventures datent probablement de 1640, avait environ cinquante ans.

Page 22 :

- «*en conscience*» : En vérité, franchement, selon les règles de la conscience.

Page 23 :

- «*à cette heure*» : «Maintenant que». Expression déjà vieillie (mais «*asteure*» est encore très usité au Québec).

- «*Il y a quinze ans que je ne savais pas encore...*» : C'est-à-dire à l'âge de trente-cinq ans.

- «*un carrosse de voiture*» : C'était un des carrosses publics qui assuraient un service régulier de ville en ville.

- «*dans la portière*» : Les portières des carrosses, s'ouvrant de haut en bas, étaient construites de telle sorte que, ouvertes, elles servaient de marche-pied, et, fermées, ménageaient une place inconfortable.

Page 24 :

- «*Cinq ou six officiers qui couraient la poste*» : La poste était la distance entre deux relais de chevaux, généralement de sept lieues (vingt-huit kilomètres), soit environ la distance qu'un cavalier peut parcourir au galop. En changeant de monture, il pouvait parcourir en une fois la distance de quatre relais, soit quatre-vingt-dix kilomètres par jour.

Page 25 :

- «*Une espèce de procureur fiscal du lieu*» : Le procureur était un officier de la justice seigneuriale.

Page 26 :

- «*habit le plus galant*» : Le plus élégant.

- «*première condition*» : Aristocratie.

Page 27 :

- «*nippes*» : Vêtements.

- «*industrie*» : Habilité.

Page 29 :

- «*Nous partîmes donc, [...] et nous voilà à Paris*» : Ceci se passe vers 1655. On peut supposer que le voyage a été court, puisque Marivaux n'en dit rien. Paris ne semble donc pas être très éloigné de l'endroit où Marianne a passé son enfance.

- «*C'était pour moi l'empire de la lune*» : Expression alors à la mode, pour désigner quelque chose d'extraordinaire.

- «*mouvement*» : Impulsion, passion, affectation de l'âme.

- «*sympathie*» : Conformité d'humeur.

- «*vallant*» : Marivaux entendait par ce mot ce qu'on possède, les biens.

- «*un détail qui me passe*» : Qui me dépasse.

Page 32 :

- «*à cause que*» : Construction alors familière, encore très usitée au Québec.

Page 33 :

- «*Je fus donc frappée d'une douleur mortelle*» : Dans les lignes consacrées à la mort de la sœur du curé, Marivaux exprima ses chagrins personnels causés par la mort de son père en 1719 et celle de sa femme quatre ans plus tard.

Page 34 :

- «*personne qui prît part à moi*» : Qui se souciait de moi.

- «*quatre cents livres*» : Cela correspond à six millions d'euros.

Page 36 :

- «*tout à l'heure*» : Tout de suite.

Page 37 :

- «*componction*» : Gravité recueillie et affectée.

Page 38 :

- «*après s'être ainsi prosterné en esprit devant les desseins de Dieu*» : La fausse dévotion du personnage nous est révélée par ces propos ironiques. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que Marivaux, rival de La Bruyère dans la peinture des mœurs, ait lui aussi créé, avec M. de Climal, un personnage du genre Onuphre ou Tartuffe, les faux dévots par excellence.

Page 39 :

- «*on avait épluché ma misère*» : On l'avait décrite en détail.

Page 40 :

- «*un faste de réflexions*» : De nombreuses réflexions.

- «*appareil*» : Déploiement d'un cérémonial.

- «*Il s'en faut bien*» : Pas du tout.

- «*de bonne part*» : D'un bon sentiment.

- «*dans le chemin*» : En cours de route.

- «*car je leur parle d'après mon expérience*» : Il s'agit de l'expérience personnelle de Marivaux. On lit dans l'«*Éloge historique de Monsieur de Marivaux*», par Lesbros de la Versane : «La vertu qui était connue avait rendu son cabinet l'asile des malheureux, et il leur sauvait, en les soulageant, la mauraïse honte qu'on a attachée aux bienfaits qu'un état peu aisé nous met dans le cas de recevoir.»

- «*se mitigeait*» : S'adoucissait.

Page 41 :

- «*Toutes ces petites particularités [...] ne sont pas si bagatelles qu'elles le paraissent*» : Les particularités dont nous parle Marianne révèlent en effet les véritables intentions du «bienfaiteur».

- «*hardes*» : Ensemble des effets personnels (vêtements, linge et même meubles)

Page 42 :

- «*gens du monde*» : Partie de la société qui vit dans le luxe, avec le goût du divertissement.

- «*médiocrement*» : Pauvrement.

Page 43 :

- «*les choses de sa vocation*» : Qui la concernent.

- «*son esprit ne passait pas son aune*» : Elle n'était guère intelligente.

- «*facultés...*» : Biens personnels.

- «*un amant*» : Amoureux.

- «*fait au tour*» : Bien fait, de proportions harmonieuses (en parlant du corps humain).

Page 45 :

- «*badin*» : Enjoué.
- «*transport*» : Vive émotion.

Page 46 :

- «*On se coiffait en cheveux*» : Ce fut à la mode de 1630 à 1680.

Page 47 :

- «*je ne l'avais connu que sur le pied d'un homme pieux*» : Que comme un homme pieux.
- «*obliger*» : Être assez aimable pour que ceux avec qui on l'est se sentent obligés de rendre la pareille.

Page 48 :

- «*propre*» : D'une élégance sobre.
- «*une fille de condition*» : Qui appartient à l'aristocratie.
- «*point de ménager*» : Pas de mesure, de modération.
- «*il alla son train*» : Il continua. Il fit comme auparavant.

Page 49 :

- «*Souplesse*» : Finesse, subtilité.

Page 50 :

- «*se piquer de*» : S'entêter. Se prendre au sérieux.

Page 51 :

- «*malgré que j'en eusse*» : En dépit de ma réticence.
- « *finesse*» : Habilité.
- «*serrer*» : Ranger.
- «*proprement mise*» : Bien mise.

Page 52 :

- «*soyez née coiffée*» : Ayez de la chance. L'expression correspond à une tradition selon laquelle les enfants qui, à la naissance, conservent sur la tête un fragment de la membrane fœtale (la coiffe) sont comme protégés par le sort.
- «*un ton piqué*» : Vexé, fâché.

Page 53 :

- «*apostrophe*» : Interpellation brusque, sans politesse.
- «*sauver l'achat*» : Cacher un achat qui est susceptible de causer un scandale.
- «*la façon d'un mensonge*» : La création d'un mensonge.
- «*en voici bien d'une autre !*» : C'est étonnant ! (langue populaire).
- «*c'est fort mal fait à vous*» : Vous vous êtes mal conduite.

Page 54 :

- «*faire accroire*» : Faire croire mensongèrement.
- «*Diantre !*» : Juron qui était une déformation du mot «diable» qu'on n'osait pas prononcer.
- «*mes mouvements*» : Mes émotions.

Page 55 :

- «*à si bon marché*» : Si facilement.
- «*déplacée*» : Hors de sa condition.

- «*démontée*» : Troublée.

Page 56 :

- «*faire la glorieuse*» : Fanfaronner.

Page 57 :

- Les propos de Mme Dutour incitant Marianne à exploiter l'amour de son bienfaiteur hypocrite sont plus que naïfs. Les personnages de petites marchandes bourgeoises sont d'ailleurs familiers à Marivaux, qui en disait : «*Ce sont pour l'ordinaire des grosses personnes bien nourries. Vous en trouvez de fort brusques qui vous querellent presque au premier signe de difficulté que vous faites. Vous en trouvez d'affables, mais d'une affabilité vive et bruyante : faites un geste de tête, toute la boutique est en mouvement. Cet empressement est mêlé, comme je vous l'ai dit, d'un torrent de douceurs et d'honnêteté.*» ('*Les lettres au "Mercure"*).

- «*caractère trop vrai*» : Trop honnête. Trop franc,

- «*cadeaux*» : Petites fêtes qu'on donnait en général dans les guinguettes des environs de Paris.

- «*brave*» : Bien vêtu.

- «*furieusement*» : Tout à fait.

Page 59 :

- «*les goûts*» : Manières dont un objet, de toilette en particulier, est fait.

Page 60 :

- «*Toute ma vie j'ai eu le coeur plein de ces petits égards-là pour le coeur des autres*» : Cette remarque s'applique à Marivaux lui-même qui, très chatouilleux, ménageait également l'amour-propre des autres.

Deuxième partie

Page 65 :

- «*par compliment*» : Par politesse.

- «*les grandes conditions*» : Les hautes classes.

- «*les états médiocres*» : Les basses classes.

Page 66 :

- «*délié*» : Pénétrant. Subtil.

Page 67 :

- «*chicane*» : Conteste.

Page 68 :

- «*l'article de ma gloire*» : La cause de ma fierté.

Page 69 :

- «*industrie*» : Manège.

Page 70 :

- «*modeste*» : Réserve. Discrète.

Page 71 :

- «*désobligé*» : Mal loti.

Page 73 :

- «*à quartier*» : À l'écart, à part.

Page 77 :

- « *sensible* » : Émue.
- « *séant* » : Convenable.

Page 78 :

- « *un amant* » : Un amoureux.
- « *entreprise* » : Troublée.

Page 79 :

- « *étonna* » : Étourdit.
- « *mœurs* » : De bonnes mœurs, des principes.
- « *babillarde* » : Bavarde.

Page 80 :

- « *à couvert de ses yeux* » : Hors de sa vue.
- « *sans retour* » : À tout jamais.
- « *réparation* » : La façon de s'excuser.
- « *simplicités de sentiment* » : Naïveté.

Page 81 :

- « *Ne m'exposez pas* » : Ne me faites pas risquer.
- « *minutie* » : Détail.

Page 83 :

- « *il se retranchait à savoir mon nom* » : Il ne tenait plus qu'à savoir mon nom.

Page 84 :

- « *mal entendu* » : Mal compris.

Page 86 :

- « *glorieuse* » : Soucieuse de sa gloire.
- « *préoccupent* » : Préviennent.

Page 87 :

- « *objet* » : Le mot s'employait dans la langue classique pour désigner un «être pour qui on éprouve un sentiment vif».

Page 88 :

- « *à demi-bas* » : À mi-voix.

Page 89 :

- « *un maintien moins composé* » : Moins étudié. Moins affecté.
- « *être de moitié* » : De connivence.

Page 91 :

- « *Vous prenez à gauche* » : Vous ne prenez pas la chose comme il faudrait la prendre.

Page 92 :

- « *mon tartufe* » : Le nom du personnage éponyme de la célèbre comédie de Molière (1664) était devenu rapidement, dès 1665, le symbole de l'hypocrisie et de la dévotion affectée.
- « *Mme de Valville (c'était la mère du jeune homme)* » : Dans la suite du roman, Marivaux l'appellera Mme de Miran.
- « *sa campagne* » : Sa maison de campagne.

- «*Je l'attends cette semaine*», dit Valville, parlant de sa mère. En fait, Marianne rencontrera Mme de Miran le soir même. Il semble que Marivaux ne savait alors pas encore comment allait se dérouler la suite de son roman.

Page 94 :

- «*à son compte*» : Selon elle. À ses yeux.
- «*aposté*» : Placé, installé à un poste.

Page 95 :

- «*mépriser ce qu'ils ont respecté par méprise*» : Ce n'était pas la première fois que Marivaux faisait des jeux sur des mots apparentés.
- «*me conduire*» : M'indiquer comment me conduire.
- «*paroisse*» : Église de paroisse.
- «*cela ne se mesure pas à l'aune*» : Ne se détermine pas, ne se calcule pas.

Page 96 :

- Pour sa dispute du cocher, Marivaux s'inspira d'une pièce de Dancourt, «*Le moulin de Javelle*», qui connut un grand succès en 1696.
- «*fiacre*» : Le mot désignait aussi bien le cocher que la voiture elle-même.
- «*Perrette*» : Nom générique pour désigner une femme du peuple, comme le fit La Fontaine dans sa fable, «*La laitière et le pot au lait*».
- «*palsembleu*» : Juron qui est la déformation probable de «par le sang de Dieu».
- «*crasseuse*» : Avare.
- «*à sa commodité*» : À son aise.

Page 97 :

- «*Jarnibleu*» : Juron qui est la déformation probable de «je renie Dieu».
- «*je me donne au diable*» : S'emploie pour exprimer la vive impatience, le dépit violent qu'on éprouve de quelque chose.
- «*ma mie*» : Dérivation de la forme régulière «ma amie», où l'élision de l'adjectif possessif «ma» donna d'abord «m'amie».
- «*cornette*» : Coiffure de femme en déshabillé.

Page 98 :

- «*canaille*» : Vulgaire, avec une pointe de perversité.

Page 99 :

- «*composer*» : S'accorder en faisant des concessions.
- «*malotru*» : Personne sans éducation, de manières grossières.
- «*Bon jour, bonne oeuvre, ne l'oublie pas !*» : Proverbe signifiant que les scélérats profitent des jours de fête (les bons jours, précisément) pour faire les coups les mieux réussis.

Page 100 :

- «*carillon*» : Le bruit qu'a fait la querelle, analogue à celui des cloches.
- «*bégueule*» : Sotte (et non comme aujourd'hui femme d'une pruderie excessive).
- «*Malepeste !*» : Interjection qui exprimait la surprise.

Page 101 :

- «*enfances*» : Infantillages.

Page 102 :

- «*s'épiloguer*» : Se censurer mutuellement.
- «*ménage*» : Épargne, économie.

Troisième partie

Page 108 :

- «*taudis*» : Marivaux entendait par là une chambre où règne le désordre ; il s'agit peut-être ici de la cuisine, servant en même temps de salle à manger.

Page 109 :

- «*sans que nous le vissions de la salle*» : Dans le cas particulier, la salle est probablement l'arrière-boutique.  
- «*intrigué*» : Embarrassé.

Page 110 :

- «*ragoûtant*» : Appétissant.

Page 111 :

- «*On n'en est pas moins honnête homme pour aimer une jolie fille*» : Pour M. de Climal, l'amour qu'il porte à Marianne est parfaitement compatible avec la morale. La notion d'honnête homme n'exclut pas la présence de certains vices, dont la satisfaction doit toutefois être subordonnée aux sentiments d'humanité. Chez M. de Climal, «*les vices et les faiblesses ne sont point féroces, et ne subsistent qu'avec l'aveu d'une humanité généreuse.*»  
- «*sur ce pied-là*» : Sur cette base.

Page 112 :

- «*Vous avez de l'esprit et de la raison*» : «*Esprit*» est synonyme de jugement.

Page 113 :

- «*nécessité*» : Situation inéluctable.

Page 115 :

- «*La plupart des hommes, et surtout des jeunes gens, ne ménagent pas une fille comme vous quand ils la quittent [...] c'est qu'ils sont indiscrets, impudents et moqueurs sur son compte [...] Vous ne risquez rien de tout cela avec moi.*» : Cette idée se trouva d'abord chez Tartuffe qui, parlant des «galants de cour», déclarait :

«Il n'est point de faveur qu'ils n'aillent divulguer,  
Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,  
Déshonore l'autel où le coeur sacrifie.  
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,  
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.» (Acte III).

- «*lui sied mieux*» : Lui convient mieux.

Page 116 :

- «*bien venu d'elle*» : Bien accueilli par elle.  
- «*ne court aucun hasard*» : Aucun risque.  
- «*sourdement*» : Discrètement, secrètement.  
- «*médiocre*» : Moyenne.  
- «*maîtresse*» : Dans les anciennes corporations, on appelait maîtresses des femmes qui avaient des lettres de maîtrise les autorisant à exercer certaines professions (comme celle de lingère, par exemple). Les privilèges des maîtresses n'allaient être supprimés totalement que sous la Constituante.

Page 117 :

- «*dérober nos liaisons*» : Les cacher.

Page 118 :

- «*Solliciteur de procès*» : Personne payée pour hâter l'instruction des affaires auprès des avocats et des procureurs.

Page 119 :

- «*langueurs*» : Peines de l'esprit.

Page 120 :

- «*plus d'action*» : On entendait par action le maintien, parfois aussi le geste d'une personne, comme dans le passage suivant : «*Le voici [l'argent], ajoutais-je en le jetant sur la table avec une action vive et rapide*» (page 123).

Page 121 :

- «*J'ai bien affaire de toutes ces hypocrisies-là*» : Je n'ai que faire.

Page 123 :

- «*avanie*» : Traitement humiliant, affront public.

Page 124 :

- «*déconfortée*» : Abattue, découragée.

- «*attraper le jour de l'an*» : Expression qui correspond à «joindre les deux bouts».

Page 125 :

- «*pénard*» : Vieillard décrépité.

- «*apôtre*» : Se dit de quelqu'un qui contrefait l'homme de bien pour tromper autrui.

- «*on le mettrait volontiers dans une niche*» : Comme on le fait pour la statue d'un saint dans une église.

- «*fourbait*» : Trompait bassement.

Page 126 :

- «*Quel train que tout cela !*» : Quelle succession d'évènements !

- «*guignon*» : Malchance.

- «*avisez-vous*» : Décidez-vous à faire quelque chose.

- «*caquets*» : Bavardages indiscrets, intempestifs.

Page 127 :

- «*Je le lui remettrais comme je danse*» : Façon de dire : Je ne le lui remettrais pas.

- «*Jean de Vert*» : À l'origine Jean de Weerdt, général allemand, pendant la guerre de Trente Ans. Personnage légendaire qu'on trouve dans certaines locutions pour renforcer la négation.

- «*Il était bien arrêté que*» : Bien décidé, bien déterminé.

Page 129 :

- «*cœur*» : Courage.

- «*à la bonne heure*» : C'est très bien ; c'est parfait ; tant mieux. L'expression marque ici l'assentiment, l'approbation d'une manière ironique, par antiphrase.

- «*cassette*» : Petit coffre.

Page 130 :

- «*beau à moi*» : Bien de ma part.

- «*le paquet s'avavançait*» : La confection du paquet progressait.

- «*je reculais à l'ôter*» : Je ne me résignais pas.

- «*vaine*» : Vaniteuse.

Page 131 :

- «*couvent* [...] *qu'il m'avait enseigné*» : Qu'il m'avait indiqué.

Page 132 :

- «*entendu finesse*» : Intention malicieuse.

- «*une preuve sensible*» : Assez importante pour être perçue.

Page 134 :

- «*bien loin de me ressentir*» : De garder du ressentiment.

- «*à merveille*» : Parfait ; mais est dit ici par antiphrase.

Page 135 :

- «*agréments*» : Charmes, beautés.

Page 137 :

- «*propreté*» : Élégance.

- «*accommodée*» : Parée (dans l'habillement).

- «*ne vous prévenez point*» : Ne vous faites pas de fausses idées.

Page 138 :

- «*ce pauvre homme !*» : Réminiscence de "Tartuffe" (III, 7).

- «*un geste qui ne vaut rien*» : Qui n'a pas de signification, auquel il ne faut pas attacher d'importance.

Page 139 :

- «*langue de serpent*» : Personne médisante.

- «*prévention*» : Opinion, sentiment irraisonné d'attrance ou de répulsion antérieur à tout examen.

Page 140 :

- «*forger*» : Imaginer à sa fantaisie.

- «*me rendre*» : Faire de moi. Me présenter comme.

Page 141 :

- «*un terrible article*» : Un terrible sujet.

Page 143 :

- «*je ne gênai*» : Je ne réprimai.

Page 144 :

- «*ma bonne façon*» : Mes bonnes manières.

- «*mon affliction la touchait. Tout cela était dans ses regards ; ce qui fit que les miens [...] durent lui paraître aussi reconnaissants que timides ; car les âmes se répondent.*» : Marivaux révéla dans ces quelques mots sa conception d'une vie sociale basée sur les affinités électives.

- «*rêver*» : Songer.

Page 145 :

- «*tourière*» : Religieuse préposée au tour (espèce d'armoire ronde et tournante, posée dans l'épaisseur du mur pour y recevoir ce qu'on y dépose du dehors).

- «*une enfance*» : Un enfantillage.

Page 147 :

- «*avenant*» : Affable. Agréable.

Page 151 :

- «*industrie*» : Habileté, ingéniosité.

Page 152 :

- «*le dessus de la lettre*» : L'adresse (qu'on écrivait au verso de la lettre).

Page 153 :

- «*richard*» : Familier et péjoratif.

Page 154 :

- «*vous me remettez son nom*» : Vous me rappelez son nom.

Page 155 :

- «*mon peu d'usage*» : Mon manque d'expérience.

Page 156 :

- «*crocheteur*» : Porteur de charges qu'il saisissait avec des crochets.

- «*amuse*» : Distrait des maux, des préoccupations.

Quatrième partie

Page 161 :

- «*grondeur*» : Grognon. Bougon.

- «*à l'avenant*» : En conformité.

Page 162 :

- «*objets de sentiment*» : Marivaux entendait par là des objets qui ne sont perceptibles que par l'intuition.

- Mme de Miran est le portrait de Mme de Lambert.

Page 163 :

- «*C'était de ces esprits [...] qu'on ne critique ni qu'on ne loue, mais qu'on écoute*» : Lesage disait de l'esprit de Mme de Lambert : «Je n'ai jamais vu de femme plus sérieuse, ni qui parlât moins. Cela ne l'empêchait point de passer pour la dame de Paris la plus spirituelle [...] chose que je ne déciderai point.»

Page 164 :

- «*babil*» : Abondance de paroles futiles.

Page 165 :

- «*malignes*» : Mauvaises.

- Les remarques de Marivaux sur les idées religieuses de Mme de Lambert sont exactes. D'ailleurs, les œuvres de celle-ci le prouvent : les vertus morales y sont placées plus haut que les vertus chrétiennes ; le mysticisme (dans les rapports entre Dieu et l'être humain) en est presque banni.

Page 166 :

- «*pronostique les infortunes*» : En est le signe avant-coureur.

Page 167 :

- «*de reste*» : Plus qu'il n'en faut ; plus qu'il n'en est besoin.

Page 169 :

- «*il avait eu beau courir*» : Il avait couru inutilement.

- «*il est dans la confiance de son maître*» : Son maître lui fait ses confidences.

Page 170 :

- «*il est constant que*» : Il est sûr que.
- «*visiter le pied*» : L'examiner.
- «*m'appartenait-il de venir?*» : En avais-je le droit?

Page 171 :

- «*il a des mœurs*» : Une bonne conduite.
- «*le jour de notre connaissance*» : Où nous nous sommes connus.
- «*ces petits traits-là*» : Ces traits de caractère.

Page 172 :

- «*être de si bonne composition*» : Être très accommodant ; tout supporter.
- «*édifiée du parti que je pris*» : Impressionnée par ma décision.

Page 173 :

- «*comme en effet*» : Comme il est vrai que.

Page 175 :

- «*par finesse*» : Par ruse (se dit ordinairement en mauvaise part).
- «*un article*» : Un sujet.

Page 176 :

- «*quelle démarche : prendre une livrée*» : La livrée est l'habit, d'un modèle particulier, que portaient les domestiques masculins d'une même maison. C'est, en effet, une démarche curieuse pour un jeune noble, à une époque où les préjugés sociaux étaient très forts.
- «*arrêté*» : Décidé.

Page 177 :

- «*quitter le monde*» : Se faire religieux, prêtre, moine, nonne.
- «*le bel esprit*» : L'expression n'a pas ici un sens défavorable. Bien que Marivaux ait lui-même reconnu son emploi souvent moqueur, il l'utilisa pour désigner une qualité.

Page 178 :

- «*disgrâces dont vous souffrez*» : Malheurs.
- «*la folie des usages*» : Les règles sociales rejettent l'orpheline sans fortune qu'est Marianne.

Page 180 :

- «*d'abord*» : Dès l'abord ; dès le premier contact ; immédiatement.

Page 182 :

- «*un souris*» : Un sourire.

Page 184 :

- «*négligé*» : Absence de recherche ; simplicité du vêtement.
- «*dépare*» : Enlaidit.
- «*Ne vous ajustez point*» : Ne vous parez pas (surtout en ce qui concerne l'habillement).

Page 185 :

- «*douteuses*» : Mises en doute.

Page 186 :

- «*Je vous entends*» : Je vous comprends.

Page 187 :

- «*en conscience*» : En vérité, franchement, selon les règles de la conscience.
- «*Il faut regarder que*» : Il faut considérer que.

Page 188 :

- «*une évaporée*» : Une écervelée.
- «*occurrence*» : Situation.
- «*à son ordinaire*» : À son habitude.

Page 189 :

- «*réverie*» : Réflexion.
- «*Ses pleurs coulèrent après ce peu de mots ; il ne les retint plus [...] on n'entendait plus que des soupirs*» : C'est l'une des scènes qui donnèrent à *'La vie de Marianne'* la réputation d'être le premier roman sensible. Il faut remarquer cependant qu'elle est très courte.

Page 190 :

- «*des choses auxquelles il faut se rendre*» : Qu'il faut accepter ; auxquelles il faut se plier.

Page 191 :

- «*dangereuse*» : Le sens du mot est précisé quelques lignes plus bas par ces paroles que Mme de Miran adresse à Marianne : «*Je ne saurais te savoir mauvais gré d'être aimable.*»
- «*entendu*» : Pensé ; conçu.

Page 192 :

- «*mouvements*» : Effusions.

Page 193 :

- «*une ruse*» : Il s'agit bien d'une ruse de la Marianne de seize ans, et non d'une constatation après coup de la Marianne âgée.
- «*je démêlai*» : Je distinguai.

Page 194 :

- «*gloire*» : Honneur.
- «*les ajustements*» : La parure.

Page 195 :

- «*c'est presque toujours le péché qui prêche la vertu dans nos chaires*» : Marivaux reprochait aux prédicateurs de prêcher plus pour attirer l'attention sur leur habileté oratoire que pour convaincre. Il déclara lui-même : «*Lorsqu'ils composent leurs sermons, c'est la vanité qui tient leur plume.*»
- «*me persécute*» : Hyperbole propre au style précieux, employée pour marquer la forte insistance.
- «*les maximes du monde*» : Les règles de la société.
- «*souffrir qu'il la fasse*» : Accepter.

Page 196 :

- «*une inflexibilité dont les suites seraient peut-être encore plus tristes*» : Mme de Miran se trouve dans la même situation que Mme de Lambert dont le fils épousa la veuve du marquis de Locmaria (en 1725), contrairement aux désirs de sa mère.

Page 202 :

- «*gens du monde*» : Partie de la société qui vit dans le luxe, avec le goût du divertissement.

Page 204 :

- «*chicanant*» : Taquinant.

## Cinquième partie

### Page 209 :

- «*médiocre*» : Moyen (comme le «*mediocris*» latin).
- «*ne se débrouillent pas*» : Ne démêlent pas leurs sentiments.

### Page 213 :

- «*Allez dans quelque maison du monde que ce soit [...] supposez-y un militaire, un financier, un homme de robe, etc...* » : Mme de Tencin recevait en effet, en même temps, des grands seigneurs, des parlementaires (c'est-à-dire des membres de la noblesse de robe), des ecclésiastiques, des savants, et bien sûr des hommes de lettres (Marivaux entre autres, dont elle favorisa l'élection à l'Académie française en 1742).

### Page 214 :

- Mme Dorsin était de ces âmes «*qui ont une tristesse froide et muette dans les plus grands chagrins*». Allusion à l'attitude de Mme de Tencin lorsqu'on lui imputa le meurtre du conseiller La Fresnaye. En effet, elle s'était défendue avec courage, et avait réfuté toutes les accusations dont elle était victime. Cette affaire fut pour elle un tel choc qu'elle en tomba malade (1726-1727) : «*Je l'ai vue dans une longue maladie où elle périssait de langueur...*»

### Page 215 :

- «*Ses domestiques l'adoraient*» : Ils le prouvèrent lors de l'affaire La Fresnaye. Aucun d'eux ne témoigna contre elle.

### Page 235 :

- «*satisfaction*» : Action par laquelle on répare une offense.
- «*douze cents livres*» : Soit dix-huit millions d'euros, somme qui permettait à Marianne de vivre aisément.

### Page 241 :

- «*Mlle de Fare*» : C'est peut-être Mlle Aïssé, personne gracieuse mais de santé fragile, qui fréquenta, comme Marivaux, le salon de Mme de Tencin.

### Page 252 :

- «*Les puissances*» : C'est-à-dire ceux que La Bruyère avait appelé les «grands».

## Sixième partie

### Page 259 :

- «*quitter*» : S'absenter.
- «*arrêter*» : Retenir.

### Page 262 :

- «*Me voici partie ; Valville me suivait dans son équipage.*» : Il y a ici une erreur : Marianne se trouve dans le carrosse de Valville qui, lui, suit dans celui de Mme de Fare.

### Page 271 :

- «*Je vous mets au pis*» : Autrement dit : quelque mauvaise volonté que vous ayez, je vous témoigne que je ne vous crains pas.

### Page 273 :

- «*positif*» : Sûr. Certain.

Page 275 :

- « *On aurait pu vous enlever d'une manière qui eût fait plus d'éclat* » : C'est-à-dire par une lettre de cachet.

Page 278 :

- « *dissipe* » : Distrait.

Page 281 :

- « *chétive* » : Méprisable.

Page 282 :

- « *Que tout ce que je vous dis là ne vous passe point* » : Que vous ne le répétiez pas. Que vous le gardiez pour vous.

Page 283 :

- « *Un malheur pour le temps, un malheur pour l'éternité* » : « *Le temps* », c'est la vie présente, terrestre. Cette opposition du « temps » et de l'éternité se trouve souvent chez Bossuet.

Page 291 :

- Le langage plat et l'attitude cérémonieusement policée de M. Villot révèlent son origine de petit bourgeois.

- « *Mon père a un peu mangé* » : « Manger » au sens de consommer, dépenser.

Page 292 :

- « *bonnement* » : Ici, au sens de précisément.

Page 294 :

- « *discontinué* » : Interrompu.

Page 295 :

- Ce portrait est probablement celui du cardinal Fleury qui accéda au ministère en 1726 à l'âge de soixante-treize ans. Dans son discours de réception à l'Académie française, Marivaux le loua en ces termes : « *Ministre d'un génie bien neuf et bien respectable [...], qui, à la manière des sages, songea bien plus à être utile qu'à être vanté.* »

Septième partie

Page 307

- « *La situation promettant quelque chose d'intéressant* » : En effet, elle allait mettre en présence Valville, l'amant fougueux, des parents touchés dans leur amour-propre, Mme de Miran, sage et noble, un ministre, et enfin Marianne, au cœur à la fois sensible et fier.

Page 309 :

- « *un ris* » : Un rire.

Page 310 :

- « *demoiselle* » : De naissance noble.

- « *impose* » : Force le respect.

Page 312 :

- « *intrigue* » : Cause du souci.

Page 315 :

- « *Je ne lui suis rien* » : Je n'ai aucun lien de parenté avec elle.

Page 329 :

- «*Et il (Valville) ne me disait de si jolies choses qu'à cause qu'il commençait à n'en plus sentir de si tendre*» : On lit à la page précédente : «*Il (Valville) toujours) avait plus de patience sur les incidents qui reculaient la conclusion de son affaire.*» Ces deux remarques se complètent : l'amour de Valville faiblit. Bien plus, l'«*amant*» de Marianne devient lui aussi un hypocrite, puisqu'il redouble de démonstrations de tendresse alors qu'en fait son affection diminue. La Bruyère, dans ses «*Caractères*», disait : «*L'on est encore longtemps à se voir par l'habitude, et à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus.*»
- «*C'était un seigneur anglais, qu'à l'exemple de beaucoup d'autres, son zèle et sa fidélité pour son roi avaient obligé de sortir de son pays*» : Allusion aux événements de 1688 : les Stuarts, renversés en 1648 et remplacés par Cromwell furent rétablis en 1660 sur le trône dont ils furent à nouveau chassés vingt-huit ans plus tard par une coalition des whigs et des tories qui offrirent la couronne à Guillaume d'Orange. Il est vrai que le roman est censé se dérouler autour des années 1655-1660 ; mais Marivaux, en écrivant la septième partie, oublia probablement ce détail : il situa l'action, sans grande précision d'ailleurs, dans les dernières années du XVIIe siècle.
- «*positivement*» : Précisément.

Page 331 :

- «*Je la lui ôtai sur-le-champ, sans savoir pourquoi*» : Premier mouvement d'une jalousie croissante que Marianne n'ose encore s'avouer.

Page 342 :

- «*Vous avez été bien longtemps ensemble*» : Cette réflexion de Marianne trahit ses inquiétudes : elle mesure le temps pendant lequel Valville et Mlle Varthon (qui, elle, mesure ce même temps en fonction de ses espérances amoureuses) ont été ensemble.

Page 347 :

- «*Vous étiez dans l'affliction, et vous avez le courage d'aimer*» : Marianne, dans sa douleur aveugle, devient injuste et oublie qu'elle aussi était dans l'affliction, sans ressources, lorsqu'elle tomba amoureuse de Valville.

Page 349 :

- «*Et tout cruel qu'était ce récit, [...] mon cœur ne pouvait renoncer au déchirement qu'il me causait*» : Marianne oublie l'infidélité de Valville pour avoir le plaisir de voir, à travers le récit de Mlle Varthon, combien cet homme qui la trahit est aimable.

Huitième partie

Page 354 :

- «*Valville, qui m'aime dès le premier instant avec une tendresse aussi vive que subite*» : Marivaux disait des cœurs ardents : «*Ils ne cessent bientôt d'aimer que parce qu'ils se hâtent trop d'aimer, et de sentir qu'ils aiment [...] ils dissipent presque tout leur amour à mesure qu'il vient.*» On lit dans «*Les caractères*» de La Bruyère : «*En amour, il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés.*»

Page 355 :

- «*faire des passions*» : Faire naître des passions.

Page 367 :

- «*Quoi ! une fille qui n'a rien ! dit-on ; quoi ! une fille qui ne sait qui elle est !*» : Mlle Varthon, tout en faisant semblant de se montrer bienveillante, n'omet aucun des détails qui peuvent blesser Marianne. La méchanceté et la petitesse de son caractère contrastent nettement avec la grandeur d'âme de Marianne.

Page 378 :

- «*Eh bien ! Mademoiselle, qu'est-ce que c'est que ce papier? Que voulez-vous que j'en fasse?*» : Toute la gaucherie d'un amant à qui l'on vient de prouver irréfutablement sa trahison apparaît dans ces quelques mots prononcés par Valville. Marivaux dépeignit son embarras avec autant de justesse que Molière, dans "*Le misanthrope*", l'habileté de Célimène convaincue elle aussi de trahison par Alceste.

Page 382 :

- «*fâcheuse*» : Importune.

Page 393 :

- «*un ancien ami de la maison, un officier*» : Il s'agit probablement de l'ami le plus intime de Marivaux, Saint-Foix (1668-1776), qui fut officier de carrière et historiographe des ordres du roi.

Page 394 :

- «*la figure nous prévient*» : Nous influence favorablement.

Page 395 :

- «*uni*» : Simple.

Page 396 :

- «*j'oubliais de vous le dire*» : L'officier est bon psychologue : il sent déplacé de tirer quelque avantage de sa naissance auprès de Marianne, pauvre orpheline qui ne connaît même pas ses parents.

Page 397 :

- «*retour*» : Ce qu'on ajoute pour égaliser un échange (ici au sens figuré).

Neuvième partie

Page 403 :

- «*votre partage*» : Ce que le sort vous a accordé.

Page 404 :

- «*condition*» : Statut social.

- «*Je vous promets d'avance qu'il sera long.*» : Enfin le moment était venu d'insérer dans le roman cette histoire que Marivaux avait renvoyée de livre en livre. Il profita de la lacune des événements pour nous la conter.

Page 405 :

- «*au service*» : Le service militaire.

Page 406 :

- «*Au pis aller*» : En supposant que les choses aillent le plus mal possible. En prenant l'hypothèse la plus défavorable.

- «*instances*» : Sollicitations pressantes.

Page 407 :

- «*fièvre*» : Elle était très répandue dans les campagnes à cause des nombreux marécages.

Page 409 :

- «*une simple légitime*» : La légitime était la portion que la loi assurait aux enfants sur les biens du père et de la mère, et spécialement la part réservée des cadets.

Page 410 :

- «*économie*» : Art de bien administrer une maison, de gérer les biens d'un particulier.

Page 411 :

- «*se faire accroire*» : Croire à quelque chose de faux.

- «*en fort mauvais ordre*» : N'importe comment.

Page 412 :

- «*entrailles*» : Émotions, sensibilité.

Page 413 :

- «*m'ajuster*» : Me parer.

- «*indisposition*» : Légère altération de la santé.

Page 414 :

- «*le seul gage*» : La seule preuve.

- «*infirme*» : Faible.

Page 415 :

- «*incommode*» : Désagréable, gênante.

Page 416 :

- «*sans me faire aucune amitié*» : Sans se montrer aimable.

- «*m'ôter mes alarmes*» : Me rassurer.

Page 417 :

- «*M. Villot*» : Il ne s'agit évidemment pas du même Villot qui devait, on s'en souvient, épouser Marianne. Il est néanmoins curieux que Marivaux ait choisi le même nom pour deux personnages différents.

Page 418 :

- «*reprises*» : Ce que chacun des époux a droit de prélever avant partage sur la masse des biens de la communauté lorsqu'elle est dissoute.

- «*ceux qui l'ont dirigée*» : Ses confesseurs.

Page 419 :

- «*avoir obligation de ce qu'il ne me méprisait ou ne me rebutait pas*» : Devoir de la reconnaissance du fait de ne pas être méprisée ou rejetée.

- «*tristesses retirées dans le fond de l'âme*» : Enfouies.

Page 422 :

- «*avancent bien le sentiment*» : Le font progresser, grandir.

Page 424 :

- «*les mettre au pair*» : Les mettre à égalité.

- «*sa façon de se mettre*» : De s'habiller.

Page 425 :

- «*convenablement à sa vanité*» : De façon à satisfaire sa vanité.

- «*je m'affectionnais moi-même aux éloges*» : Je me plaisais de plus en plus à recevoir des éloges.

Page 429 :

- «*les insinuations*» : Manières insinuanes (avec une nuance péjorative).

Page 430 :

- «*quelle enfance !*» : Quelle naïveté !

Page 433 :

- «*embrasser cet état*» : Entrer en religion.

Page 434 :

- «*tartufe*» : Voir note pour la page 92.

Page 435 :

- «*de mon chef*» : De mon initiative.

Page 437 :

- «*commerce*» : Relations.

Page 438 :

- «*dissipation*» : Débauche.

- «*je ne laissais pas cependant que d'avoir*» : Je ne manquais cependant pas d'avoir.

- «*les retirer*» : Les mettre à la retraite ; y faire renoncer.

Page 439 :

- «*vues*» : Projets.

- «*un mariage terminé en peu de jours*» : Conclu.

- «*un établissement considérable*» : Un statut social.

- «*Déterminez-vous*» : Décidez-vous.

Page 441 :

- «*le petit collet*» : Se disait des ecclésiastiques qui portaient des collets très simples, sans ornements, par modestie.

Page 446 :

- «*rendait dans le jardin*» : Conduisait au jardin.

- «*de votre aveu*» : Avec votre accord.

Page 448 :

- «*mes larmes déposaient encore contre moi*» : M'incriminaient.

- «*les conjonctures*» : Les circonstances. La situation.

Page 449 :

- «*mon aventure éclata*» : Fut rendue publique.

- «*opprobre*» : Déshonneur, flétrissure, honte, ignominie.

Page 451 :

- «*vanités*» : Choses futiles, frivoles.

- «*une réparation*» : Une expiation.

- «*une coupable à qui Dieu, dans sa miséricorde, voulait accorder le repentir de son crime*» : Qu'il ait fait ainsi intervenir la grâce confirmait les témoignages des contemporains de Marivaux selon lesquels il avait un esprit très chrétien.

Page 453 :

- «*depuis le désastre de son aîné*» : Depuis l'événement fâcheux qui frappa son aîné.

Page 454 :

- «*Il trouva le moyen de voler vingt mille francs à sa mère*» : Les personnages coupables que Marivaux mit en scène sont toujours tôt ou tard punis. Ainsi, le jeune homme dont il est ici question tombera dans la misère.

Dixième partie

Page 462 :

- «*glorieuse*» : Soucieuse de sa gloire.  
- «*rabattu sur leur mortification*» : Qui l'augmentait.

Page 464 :

- «*la lie du peuple*» : Métaphore traditionnelle pour désigner ce qu'il y a de plus vil dans la société.

Page 466 :

- «*à moitié de sa chambre*» : À mi-chemin.  
- «*Mme Dursan en fut consternée*» : La perte de la vieille femme de chambre paraît aux yeux de Mme Dursan comme un de ces avertissements que la mort donne souvent aux personnes âgées.

Page 467 :

- «*regarder indifféremment*» : Avec indifférence.

Page 468 :

- «*avec toute la confiance d'un valet qui est charmé d'avoir droit de faire du mal*» : Trait noté avec finesse : les vils serviteurs, tout en ayant l'air de faire leur devoir, ne manquent jamais une occasion de gêner, d'humilier celui qu'ils sentent faible, en quelque sorte pour se donner le sentiment de compenser par là leur propre bassesse.

Page 470 :

- «*la subite franchise de ce procédé me surprit un peu, me plut, et me fit rougir, je ne sais pourquoi*» : La charité de Marianne est facilement explicable : le jeune homme est aimable, il a bonne mine. D'ailleurs, les sentiments de compassion généreuse cachent souvent les premiers «mouvements» du cœur.

Page 471 :

- «*du sens froid*» : Variation sur «sang-froid».

Page 473 :

- «*vous venez de bon lieu*» : Vous êtes de bonne naissance. Vous êtes aristocrate.

Page 474 :

- «*je ne m'en sois pas accommodée*» : Je ne m'y suis pas résignée.

Page 479 :

- «*une adresse pour désarmer sa colère*» : Une ruse.  
- «*nous concilier*» : Nous concerter.

Page 480 :

- «*un cas infini*» : Un sujet d'intérêt exceptionnel.

Page 482 :

- «*je ne hasarde rien*» : Je ne risque rien.

Page 483 :

- «*un entretien si réglé*» : Si bien organisé, maîtrisé.

Page 488 :

- «*mon pronostic*» : Ma prévision.

Page 489 :

- «*opiniâtre*» : Qui est attaché d'une manière tenace, obstinée, à ses sentiments, à ses opinions.

Page 493 :

- «*je te reconnais assez pour en mourir de douleur, s'écria-t-elle en retombant dans le fauteuil, où nous la vîmes pâlir et rester comme évanouie*» : Dans cette scène de mort, très détaillée, mais sobre tout de même, Marivaux combina très habilement les éléments pathétiques et dramatiques.

Page 496 :

- «*il était arrêté*» : Décidé.

Page 499 :

- «*en usait mal avec moi*» : Se conduisait mal avec moi.

Page 500 :

- «*Les mauvaises intentions de cette mère ne se terminèrent pas à me disputer*» : Les mauvaises intentions de cette mère firent qu'elle ne se contenta pas de me disputer.

Onzième partie

Page 505 :

- «*si diligemment*» : Si rapidement.

- «*j'ai quelque confusion de vous parler*» : Quelque gêne.

- «*ressources*» : Ce à quoi on a recours pour se tirer d'embarras dans une affaire fâcheuse.

Page 506 :

- «*quelque accident imprévu*» : Quelque hasard.

Page 507 :

- «*buvette*» : Endroit où voyageurs et chevaux se rafraîchissaient.

Page 508 :

- «*nous nous y amusions*» : Nous y passions le temps.

Page 509 :

- «*confidemment*» : En toute confiance.

Page 512 :

- «*le magasin*» : Le coffre à bagages, placé à l'arrière des voitures.

- «*donnez-moi mes sûretés*» : Donnez-moi les renseignements qui me rassureront.

Page 514 :

- «*rue Saint-Louis*» : Située près de la Bastille, elle n'était pas loin de la place Royale (actuelle place des Vosges).

- «*suisse*» : Portier d'un hôtel particulier (donnt le costume rappelait celui des mercenaires suisses).

Page 517 :

- «*houbereaux*» (généralement «*hobereaux*») : Gentilhommes campagnards de petite noblesse, qui vivaient sur leurs terres.

Page 519 :

- «*je me produisais sous ce nom*» : Je me présentais sous ce nom.

Page 522 :

- «*quelques nippes pour mes sûretés*» : Quelques vêtements en garantie.

- «*déloger*» : Déménager.

- «*nantissement*» : Contrat par lequel un débiteur remet, fictivement ou effectivement, un bien à son créancier pour garantir sa dette.

Page 524 :

- «*nous étions prévenues pour elle*» : Nous lui étions favorables à l'avance.

- «*En mon particulier*» : En mon for intérieur. Par devers moi.

Page 525 :

- «*extrémités*» : Situations cruciales.

- «*une femme de quelque chose*» : Qui a un bon statut social.

Page 529 :

- «*mourir dans les derniers besoins*» : Dans la plus grande indigence.

- «*dans l'obscurité la plus étonnante*» : En étant tout à fait méconnue.

Page 530 :

- «*en campagne*» : À la campagne (se dit encore au Québec).

Page 531 :

- «*un ton plus altéré*» : Changé.

Page 533 :

- «*vous reposeriez mal*» : Vous vous reposeriez mal.

Page 534 :

- «*la défrayer de tout*» : Lui payer toutes ses dépenses.

Page 535 :

- «*de grande condition*» : Noble.

Page 536 :

- «*on ne fait plus de figure dans le monde*» : On n'est plus reçu dans la haute société.

Page 537 :

- «*la femme du monde la plus épineuse*» : La plus agressive, caustique, mordante. Qui cause des difficultés en toute occasion.

- «*extrémités pressantes*» : Besoins urgents.

Page 538 :

- «*nous observâmes de n'y arriver*» : Nous comprîmes que nous n'y arriverions que...

Page 539 :

- «*une hauteur*» : Une arrogance, une morgue.

Page 540 :

- «*en tournant*» : En s'exprimant avec à-propos.

Page 541 :

- «*meilleure maison que la sienne*» : Meilleure famille aristocratique.

- «*mignardise*» : Délicatesse affectée.

## Analyse

### Genèse

Marivaux avait déjà traité le thème, banal et mélodramatique, de la jeune orpheline et sa mère adoptive dans son premier roman, '*Les aventures de \*\*\* ou Les effets surprenants de la sympathie*' (1712-1713), où Dorine est recueillie par une paysanne et éveille la sympathie de Clarice ; où Parménie est élevée par une bonne dame qu'elle a beaucoup de peine à quitter ; où Caliste enfin, si elle n'a pas de mère adoptive, est elle aussi une enfant perdue que son père finit par retrouver ; où s'ébauche, entre Frédélingue et Parménie, la scène qu'il allait décrire dans la deuxième partie de son grand roman entre Marianne et Valville.

Dans '*Pharsamon ou Les nouvelles folies romanesques*' (1712), le personnage de Marianne se devine de façon beaucoup plus précise que dans '*Les effets surprenants de la sympathie*'. En effet, Clorine fut un autre personnage précurseur de Marianne, qui a un destin semblable au sien, en beaucoup plus tragique, qui le raconte elle-même, comme Marianne, avec la même tendance à le commenter en ayant le goût de l'analyse morale et psychologique, l'un des objets auxquels cette analyse s'applique étant la naissance de l'amour. Et ce roman ne fut publié qu'en 1737, à la faveur du succès de '*La vie de Marianne*'.

Dans '*Cinq lettres contenant une aventure*' (novembre 1719-avril 1720), une femme fait le récit de sa vie, marquée par la trahison de l'homme pour lequel elle avait connu un coup de foudre, ce qui annonçait l'aventure qu'allaient connaître Marianne.

### Intérêt de l'action

Par un procédé de dissimulation couramment utilisé à l'époque, Marivaux prétendit n'être que l'éditeur de ce manuscrit trouvé dans une maison de campagne qu'il venait d'acheter.

On lit de pseudo-Mémoires, Marianne étant d'ailleurs la première femme qui, dans le roman français, ait dit «je». Elle est si réelle qu'il est difficile au lecteur de ne pas être convaincu qu'il lit le récit de quelqu'un qui a véritablement joué un rôle principal dans les aventures qu'il rapporte. Le fait que l'écrivain disparaisse complètement de son œuvre pour laisser parler son personnage ajoute encore à l'illusion, contribue indéniablement à l'entretenir dans l'esprit du lecteur, et donne au récit une allure naturelle et une structure souple.

Marianne s'adresse à une correspondante à laquelle elle annonce : «*Il faut que je vous aime bien pour m'être mise en train de vous faire une histoire qui sera très longue*». En effet, '*La vie de Marianne*' est un long roman, dont les onze parties parurent par livraisons d'une centaine de pages à chaque fois, cette lente gestation s'étant étendue sur plus de quinze ans.

La première partie fut publiée en 1731 mais fut sans doute entreprise dès 1725 et déjà rédigée en 1728.

La deuxième partie, qui avait déjà été rédigée et envoyée à l'imprimerie, fut retirée pour ne paraître qu'en 1734, profondément remaniée (on admet que la première version ne contenait pas la scène de l'église, qui permit à Marivaux de préparer psychologiquement l'amour de Marianne et Valville qui seront incités par leur deuxième rencontre, opportune, à s'avouer leurs sentiments).

En 1734 et 1735, Marivaux publia les cinq parties du '*Paysan parvenu*', l'histoire de Jacob faisant ainsi pendant à celle de Marianne.

La troisième partie de *“La vie de Marianne”* sortit fin 1735 ; la quatrième en mars 1736 ; la cinquième six mois seulement après, en septembre ; la sixième en novembre 1736, soit deux mois après ; la septième deux mois après, soit en février 1737, le texte commençant par une sorte de bilan donnant à juger du rythme général de la production ; la huitième ne parut qu'en janvier 1738, à La Haye, les romans ayant désormais mauvaise presse à Paris ; les trois dernières, groupées et constituant l'histoire de l'infortunée Mlle de Tervire, parurent ensemble à La Haye en mars 1742, chacune étant pourtant pourvue d'un prologue semblable. Ce fut peut-être parce que Marivaux fut élu à l'Académie française le 10 décembre qu'il abandonna son roman.

Au début de chaque partie, la narratrice appelle l'attention de sa correspondante sur la lenteur ou la rapidité de son travail, explique ses plus grands retards, imagine la surprise et la déception de la destinataire.

Le roman est si long, se perd dans tant de méandres interminables, que Marivaux ne put lui-même l'achever, s'en étant sans doute lassé... Le récit, loin de confirmer l'exhaustivité du titre, ne se concentre, avec lenteur et appesantissement, que sur l'histoire des vingt premières années, peut-être parce qu'elles constituent la période la plus intéressante de la vie de Marianne ; et même spécialement sur les quelques semaines où elle repoussa, non sans ambiguïté d'abord, les propositions de M. de Climal, puis rencontra Valville et Mme de Miran. La journée qui a commencé dans les dernières pages de la première partie se termine seulement à la fin de la troisième partie.

Comme l'indique l'*“Avertissement”* en tête de la deuxième partie, il choisit de suivre deux pistes qui s'entremêlent.

Sur la première piste, la narratrice raconte le mystère qui pèse sur sa naissance, la découverte du monde et de l'amour par la jeune fille qu'elle fut, qui ne manquait ni de vivacité d'esprit ni de sensibilité, qui montrait la présence émouvante d'une conscience sensible, mais qui était durement éprouvée par le destin. L'autobiographie fictive se constitue alors, à mesure, de faits recréant une réalité quotidienne non exempte de coups de théâtre spectaculaires, l'action naissant de la tension entre des situations causées par une société hiérarchique aux règles figées, et l'image qu'a d'elle-même l'héroïne, dans un jaillissement momentané de tout son être. On ne peut qu'être saisi par la prodigieuse habileté de Marivaux : adoptant la thématique de l'enfant trouvé, qui constitue une énigme, il accumula à plaisir les péripéties les plus diverses, les contretemps les plus imprévisibles, d'innombrables incidents qui semblent n'avoir rien coûté à son imagination, tant ils se rattachent étroitement à l'action dont ils augmentent l'intérêt, en retardant le dénouement. Il fit du hasard le moteur qui donne son impulsion à l'intrigue : naissance mystérieuse de Marianne ; hasard de l'attaque de brigands par laquelle commence son destin, qui fait d'elle une orpheline ; hasard du secours qui lui est donné par les deux âmes charitables que sont le curé et sa sœur ; hasard de leur mort et de celle de leur parent parisien ; arrivée à Paris avec la triple innocence de ses seize ans, de sa naïveté provinciale et de son dénuement complet ; danger qu'elle court du fait du faux dévot libertin qu'est Climal ; hasard de la rencontre de Valville ; hasards qui font que Climal soit justement l'oncle de Valville, que Mme de Miran soit justement la mère de Valville, qu'elle soit par eux sauvée de sa situation inconfortable ; perspective de son mariage avec Valville compromise quand le hasard fait qu'il tombe amoureux d'une autre jeune fille, qu'il a rencontrée dans des circonstances elles aussi extraordinaires. Mais plus le roman avance, plus les événements sont fondés et motivés par la psychologie, et le hasard est peu à peu éliminé. La trajectoire permet à un individu apparemment démuné et isolé de trouver sa place, de s'éduquer et de se reconnaître à l'épreuve du jeu social, avant de se retirer de la mascarade pour mieux se retrouver et se dévoiler.

La tonalité est donc sentimentale et pathétique, et il y a, dans cette histoire, beaucoup de ce romanesque dont Marivaux avait goûté les vertus au moment même où il le parodiait. Ce romanesque peut être dans les événements ou dans les sentiments, Marianne et ceux qui l'entourent étant des cœurs sensibles ; on pleure beaucoup dans ce roman sentimental, jusqu'à M. de Climal qui, sur son lit de mort, entend réparer les torts qu'il a causés.

Mais, peut-être pour la première fois dans un roman, la narratrice, qui annonce : «*J'interromps souvent mon histoire, mais je l'écris moins pour la donner que pour réfléchir*», «*mêle indistinctement les faits qu'elle raconte aux réflexions qui lui viennent à propos de ces faits*», alors qu'elle est une dame âgée d'une cinquantaine d'années, qu'elle est «philosophe», et qu'elle donne une explication rétrospective subtile et encore imprégnée par la passion de naguère. Ainsi, sur la seconde piste, s'immiscant dans le fil de l'action sans pour autant jamais l'interrompre, elle interprète, à la faveur de son expérience d'adulte, les faits et gestes qu'elle fit autrefois. Une analyse lucide et subtile fait ainsi apparaître, non sans la légère et très spirituelle touche d'ironie propre à l'auteur, la portée morale d'un vécu sensible et frémissant. Il souligna ses analyses psychologiques et philosophiques, ses fines réflexions de moraliste, par une écriture quelquefois détachée, en apparence, de l'objet romanesque, captant par surprise l'intérêt du lecteur. Ces «*réflexions*» furent souvent critiquées, mais l'exemple de Proust fit comprendre qu'elles faisaient corps avec le roman ; Claude Roy déclara à ce propos : «Ces réflexions n'alourdissent pas, mais nourrissent le récit, en enrichissent la trame, en justifient le rythme et les développements. La psychologie remplit ici vraiment cet office que lui assignait Raymond Radiguet quand il a souhaité "écrire un roman où la psychologie fût romanesque".»

La sixième, la septième et la huitième parties n'ayant soulevé aucun écho, Marivaux put croire à une certaine fatigue chez ses lecteurs, et dut penser relancer l'intérêt qui faiblissait en faisant dériver son roman vers le récit que donne de sa vie Mlle de Tervire à Marianne. Il est inséré comme un «tiroir», sans être aucunement relié à l'histoire de Marianne, alors qu'il fait l'objet du dernier tiers du texte, et qu'il a ses couleurs propres. Cette histoire est traitée sur un rythme plus vif, et les réflexions y ont à peu près disparu ; la trame fait apparaître des données nouvelles qui ne sont pas sans annoncer tel ou tel passage des romans ultérieurs, notamment des «*Liaisons dangereuses*» de Laclos. Marivaux s'y révèle plus conteur que moraliste, quoique son histoire implique de sérieuses réflexions sur les différents états de la vie.

L'épisode ne se justifie que parce qu'il se veut dissuasif, Mlle de Tervire, fille pourvue d'un nom, mais qui a pris le voile parce que sa mère l'a autrefois délaissée, voulant dissuader Marianne, fille dépourvue de nom, qui est soucieuse de l'imiter. Ce second récit forme comme une espèce de contrepoint par rapport à celui de la vie de Marianne. Dans cette histoire, plus brève et proche, à certains égards, du roman noir, le principe de l'intérêt n'est plus dans l'énergie du personnage principal ou dans sa curiosité pour lui-même, mais dans la prédestination de Mlle de Tervire au malheur. On assiste à une série de reconnaissances qui n'amènent toutefois pas le dénouement, l'intérêt se portant sur les relations entre Mlle de Tervire et Mme Dursan qui sont analogues à celles entre Marianne et Mme de Miran. Dans la onzième partie, le récit du fils ingrat pourrait apparaître comme le négatif de l'histoire de Mlle de Tervire.

Le roman se termine donc sans que le récit soit jamais revenu à l'héroïne principale, dont l'histoire reste en suspens. On voit mal comment ses aventures ont contribué à la former et à la mûrir. Et, alors que le titre nous apprend qu'elle est comtesse, nous ne savons jamais si ce titre lui a été restitué à l'issue d'une reconnaissance ou si elle l'a acquis grâce à un mariage. Il manque au roman ce qui paraît essentiel dans un roman, l'idée d'un destin façonné à travers la durée, les événements et les êtres.

La structure du roman ne fut donc pas soumise à un ordre rigoureux. La réflexion de Marianne : «*Peut-être devrais passer tout ce que je vous dis là ; mais je vais comme je puis, je n'ai garde de songer que je vous fais un livre, cela me jetterait dans un travail d'esprit dont je ne sortirais pas.*» (page 46) n'est-elle pas celle de Marivaux lui-même qui, lorsqu'il était romancier, ne se soumettait plus aux contraintes qu'il s'imposait en tant que dramaturge, laissait libre cours à sa facilité narrative, s'abandonnait à une fantaisie intarissable, sans toutefois parvenir à terminer ses œuvres ?

«*La vie de Marianne*» constitua une nouveauté considérable dans l'histoire du roman français.

### Intérêt littéraire

La langue de Marivaux dans *“La vie de Marianne”* est évidemment caractérisée par différents usages anciens encore en vigueur au XVIIIe siècle, et dont les “Notes” précédentes ont tenté de rendre compte le plus complètement possible.

Dans les dialogues, se remarque le pittoresque du vocabulaire de personnages comme Mme Dutour, Marivaux s'étant emparé avec audace des tours de phrases, des locutions du peuple pour les lui prêter avec art, ce qui fit qu'on lui reprocha, bien avant Zola, de rapporter des discours vulgaires, la scène de la dispute entre le cocher et elle qui ne veut pas le payer est un échange plein de vivacité rempli d'épithètes triviales, qui ont un effet de réel qui interpelle le lecteur d'images neuves et hardies.

Comme Marianne écrit à la demande d'une amie et se défend de toute ambition littéraire son ton est celui de la conversation mondaine, à la fois élégant et spontané, que Marivaux acquit dans les salons et dont elle fait l'éloge dans la cinquième partie. Aussi, la plupart du temps, s'exprime-t-elle en termes simples, exacts, aisés (*«Je parlais tout à l'heure de style, je ne sais pas seulement ce que c'est. Comment fait-on pour en avoir un?»*). Mais, chez cette femme intelligente, on entend aussi une voix aristocratique, élégante, brillante, parfois maniérée, quelque peu précieuse, un peu trop spirituelle même

On trouve une précision légère dans l'humour, une fantaisie et une grâce dans la verve qui rendent un son unique, et possèdent une saveur particulière (ainsi, dans ce passage : *«Cette prieure était une petite personne courte, ronde et blanche, à double menton, et qui avait le teint frais et reposé. Il n'y a point de ces mines-là dans le monde : c'est un embonpoint qui s'est formé plus à l'aise et plus méthodiquement, c'est-à-dire où il entre plus d'art, plus de façon, plus d'amour de soi-même que dans le nôtre. D'ordinaire, c'est ou le tempérament ou la quantité de nourriture, l'inaction et la mollesse qui nous acquièrent le nôtre, et cela est tout simple ; mais pour celui dont je parle, on sent qu'il faut, pour l'avoir acquis, s'en être saintement fait une tâche : il ne peut être que l'ouvrage d'une délicate, d'une amoureuse et d'une dévote complaisance qu'on a pour le bien et pour l'aise de son corps ; il est non seulement un témoignage qu'on l'aime douce, oisive et friande ; et qu'en jouissant du plaisir de se porter bien, on s'accorde encore autant de douceurs et de privilèges que si on était toujours convalescente.»* [Troisième partie])

### Intérêt documentaire

Si, dans ce roman de mœurs qu'est aussi *“La vie de Marianne”*, Marivaux se détacha de l'irréalisme féerique de son théâtre, il n'innova pas puisque les romans picaresques, Furetière, Lesage, Prévost, lui offraient bien des modèles de tableaux de la société de son temps. Avec une grande qualité d'observation et d'objectivité, une ironie dosée et de la sympathie humaine, il sut profiter au mieux des avantages du genre romanesque pour créer le tableau ressemblant et jamais monotone de la scène infiniment variée du monde au XVIIIe siècle.

Il peignit différents milieux : les paysans, le petit peuple des artisans et des boutiquiers de Paris, les domestiques, les petits bourgeois, la petite noblesse, les mondains des salons, les grands seigneurs arrogants, les dévots, les nonnes, sa railleuse et leste satire n'épargnant ni les uns ni les autres, dénonçant dans toutes les classes la cupidité, l'hypocrisie et le conformisme, montrant une société hiérarchique aux règles figées, barricadée derrière ses préjugés, dans laquelle Marianne n'a pas de place, ce qui l'oblige à imposer sa personnalité. Elle se fait dire : *«On a rangé [disposé une fois pour toutes] les conditions»* - *«On a beau être jeune, distraite, imprudente, tout ce qui vous plaira ; on ne saurait pourtant oublier son état, quand il est aussi triste, aussi déplorable que le vôtre [...] vous êtes une orpheline, et une orpheline inconnue à tout le monde, qui ne tient à qui que ce soit sur la terre, dont qui que ce soit ne s'inquiète et ne se soucie, ignorée pour jamais de votre famille, que vous ignorez de même, sans parents, sans bien, sans amis.»* (Troisième partie). Quant à Mlle de Tervire, elle est victime des préjugés et des égoïsmes de ses parents et alliés.

Avec son réalisme souvent concret, Marivaux nous fait assister à la découverte de Paris par une jeune provinciale qui est impressionnée par «*cette grande ville, et son fracas, et son peuple, et ses rues*» (page 29), et porte ce jugement : «*Le peuple, à Paris, n'est pas comme ailleurs : en d'autres endroits, vous le verrez quelquefois commencer par être méchant, et puis finir par être humain. Se querelle-t-on, il excite, il anime ; veut-on se battre, il sépare. En d'autres pays, il laisse faire, parce qu'il continue d'être méchant. Celui de Paris n'est pas de même ; il est moins canaille, et plus peuple que les autres peuples.*» (Deuxième partie).

Il peignit rarement des scènes vulgaires. Pourtant, la dispute de Mme Dutour et du cocher, dans la deuxième partie, scandalisa plus qu'aucune scène de maquerillage ou d'escroquerie dans les romans de Lesage, car ce qu'on admettait à la comédie, ou dans le roman burlesque, paraissait inadmissible dans un roman psychologique et sentimental ; réalisme et sérieux passaient encore pour incompatibles, et une scène de la rue qui ne fût pas traitée sur le ton de la plaisanterie paraissait choquante.

Il jugea très sévèrement les grands, sans songer pour cela à réhabiliter le peuple, brutal, grossier et envieux. Les honnêtes gens sont l'exception, et les âmes délicates se réunissent dans des cercles étroits.

On peut remarquer que la scène chez le ministre est presque identique à celle du tribunal dans «*Le paysan parvenu*».

### Intérêt psychologique

Dans «*La vie de Marianne*», les personnages sont fermes, soutenus et bien accusés, étudiés avec une minutie qui leur prête une vie palpable.

Ainsi, chez Mme Dutour, la lingère forte en gueule et roublarde, à la spontanéité triviale, à la truculente indiscretion, les réflexions naïves et innocentes ne sont que l'expression mal dissimulée de l'intérêt personnel, auquel elle songe plus qu'à la vertu de sa pensionnaire.

Celle-ci fait curieusement succomber à son charme, par une coïncidence assez peu probable, un trio familial. En effet, à l'oncle, M. de Climal, faux dévot qui est en fait un vieux libertin, plus docile aux insinuations du démon de midi qu'aux lois du Seigneur, connaissant la passion à un âge où elle rend plus ridicule que coupable, et à son neveu, Valville, qui lui aussi conçoit pour Marianne une vive passion, il faut joindre sa mère, Mme de Miran, qui devient la mère adoptive de Marianne, la relation entre les deux femmes, même si Marivaux souligna avec quelque cruauté le peu de séduction de la plus âgée, ayant eu, dès la première vue, un caractère passionnel (n'occupent-elles pas des chambres qui communiquent?). Ainsi, dans cette conjonction de la relation familiale et de la relation amoureuse, celle-ci était sacrifiée, et on comprend que Valville, qui pouvait appeler Marianne «*ma sœur*», ait préféré trouver auprès d'une autre un amour qui devenait incestueux ! Dans cette affaire, l'amour pour un homme n'était peut-être pas l'objet central de la demande, et c'est bien la relation entre Marianne et Mme de Miran, qui occupe assez vite tout l'espace (comme, plus largement, les relations entre les femmes, dans ces Mémoires qu'une femme écrit pour une autre), au point que l'infidélité du jeune homme est, en somme, bien tolérée.

Mlle de Tervire, qui n'a pas à prouver sa noblesse, qui n'est à aucun moment suspecte de pactiser avec l'immoralité, qui est esclave de sa franchise, martyre de son dévouement, qui se laisse malmener par le monde, incarne la nostalgie car elle ne fait que se dépenser en tentatives infructueuses pour rejoindre un état qu'elle n'eût pas dû perdre. Mais ses malheurs sont sans profits, elle se livre à un perpétuel gaspillage de sensibilité et de charité. Elle est exposée à la souffrance en raison de sa délicatesse innée, tout à fait comme Marianne.

«*La vie de Marianne*», première exploration en profondeur de la psychologie féminine, glorification des talents féminins que sont le sentiment et l'intuition, est un roman d'apprentissage où nous trouvons tout au long, compliqué et développé sur plusieurs plans, ce thème typique de Marivaux : celui d'une naissance perpétuelle à la vie par la découverte indéfiniment renouvelée de soi et de tous les mouvements du cœur.

Marianne, orpheline dont les parents sont inconnus, qui ne doit donc rien à sa naissance, qui n'a pas de fortune, qui n'a donc pas d'être social, qui est purement réduite à elle-même, n'a d'abord pour elle, pour se faire reconnaître, pour accéder à l'estime des autres et peut-être au bonheur, que sa beauté (encore qu'elle puisse être un obstacle : *«C'est que vous êtes belle, et que dans le monde, avec la beauté que vous avez, et quelque vertueuse qu'on soit, on est toujours exposée soi-même, à force d'exposer les autres.»* [Sixième partie]). Tous ceux qui la voient commencent par lui prêter beaucoup, au seul vu de son visage ; mais, quand ils apprennent sa condition, leur opinion change, elle n'est plus la même personne, et son charme même fait désormais que ces gens lui supposent une tout autre nature. Il faut donc qu'il y ait toujours dans ses paroles, ses conduites et ses réactions, une manœuvre tendant à la faire admettre, en dépit de son apparence trop aimable et de sa conduite insolite, pour ce qu'elle est exactement, c'est-à-dire une personne. Au long du roman, elle a, selon son expression, *«toujours l'esprit au guet»*. Elle développe une subtile dialectique de l'être et du paraître, et, ballottée par les circonstances et ses rencontres avec autrui, auquel elle a besoin de se mesurer dans des expériences successives, doit user de la ruse pour révéler sa nature.

Mais elle bénéficie encore de sa bonne éducation, de sa vivacité d'esprit, de sa sensibilité, de la pureté de son âme délicate (*«Je n'étais rien, je n'avais rien qui pût me faire considérer ; mais à ceux qui n'ont ni rang, ni richesses qui en imposent, il leur reste une âme, et c'est beaucoup ; c'est quelquefois plus que le rang et la richesse, elle peut faire face à tout.»* [Quatrième partie]), capable de sacrifices émouvants, de sa fierté et, surtout, de son énergie. Bien loin d'être un personnage soumis au hasard de ses impressions, déconcerté par ce qu'il éprouve, elle est guidée dans la vie par l'idée qu'elle a d'elle-même, ce qu'elle appelle son orgueil ou sa vanité. Son amour-propre impose sa vertu comme marque de noblesse. Elle trouve en elle-même des ressources pour défendre son image et en devenir digne. Ainsi Marivaux lui fait-il dire : *«Je n'étais rien, je n'avais rien qui pût me faire considérer, mais à ceux qui n'ont ni rang ni richesse qui en imposent, il leur reste une âme, et c'est beaucoup ; c'est quelquefois plus que le rang et la richesse, elle peut faire face à tout.»* C'est dans une dialectique continuelle entre son caractère, ses aspirations, ses besoins affectifs, spirituels, et sa situation sociale, qu'elle se forme et évolue au cours du roman, gagnant en expérience tout en cherchant à rester fidèle au choix qu'elle a fait d'elle-même. Si des malheurs jalonnent son ascension, au cours de cette sombre initiation faite de tortures répétées de l'âme et du cœur, elle y gagne toujours.

Jeune, elle se découvre à elle-même dans toute sa vérité, de plus en plus maîtresse de ses ressources naturelles et consciente de son pouvoir. Elle devina très tôt que tout est théâtre, qu'on n'a que le choix de tromper ou d'être trompé. Elle allait résister aux agressions, aux humiliations, aux troubles, à la passion, s'efforcer d'imposer le respect de sa personne et devenir un être autonome.

Ses rapports avec M. de Climal lui apprirent infiniment sur elle-même et sur la manière d'être elle-même ; devant ses offres louches, elle prit conscience de sa vertu, de tout ce qu'elle devait à sa dignité, mais aussi du pouvoir qu'elle avait de plaire, et, dans la répulsion même que lui inspirait l'hypocrite barbon, du plaisir qu'elle trouvait à plaire. La scène où nous le voyons lui offrir une robe si soignée et du linge si beau qu'elle ne peut plus se méprendre sur les mobiles de cette «charité», et où, grâce à de subtiles restrictions de pensée et de si délicieusement spécieux raisonnements, elle prend cependant sur elle d'accepter ces cadeaux si nécessaires et si bien ajustés à sa beauté, est un bel exemple d'équivoque psychologique où s'affrontent, pour se concilier, l'innocence et la mauvaise foi.

Au contact de Mme Dufour, elle prit conscience de sa distinction innée, de son instinctive délicatesse, de son goût des bons usages. Se rendant compte qu'elle possédait naturellement des qualités aristocratiques, elle allait chercher à les faire s'épanouir, et finir par faire reconnaître qu'elle était «noble», quelle que soit son origine. Ainsi Marivaux, anticipant les analyses freudiennes, insista sur l'importance du mythe d'origine que chacun se trouve, du roman familial que chacun s'invente, suggéra que c'est sur cette fable que se construit un «moi» qui prend consistance (encore que jamais définitivement) dans l'échange, surtout langagier, avec les autres.

Son apprentissage se poursuit auprès de Valville en qui elle trouva un amoureux fougueux, dont cependant, alors qu'elle touchait au bonheur l'attachement faiblit, ce qui fit qu'elle s'est sans doute sentie, par *«l'infidélité de Valville [...] dégoûtée du monde»*, d'autant plus qu'il devint lui aussi un

hypocrite, puisqu'il redoubla de démonstrations de tendresse alors qu'en fait son affection diminuait. *«J'avais renoncé à lui, avoue-t-elle à son tour, mais je n'entendais pas qu'il renonçât à moi. Quelle bizarrerie de sentiments !» - «Qu'un amant nous quitte et nous en préfère une autre, eh bien ! soit ; mais du moins qu'il ait tort de nous la préférer ; que ce soit la faute de son inconstance, et non pas de nos charmes ; enfin, que ce soit une injustice qu'il nous fasse ; c'est bien la moindre chose.»* (Huitième partie).

Toutefois, elle eut le bonheur de bénéficier de l'appui de la sage et noble Mme de Miran, dont il faut signaler qu'elle n'était pas une création mais le portrait de Mme de Lambert (comme Mme Dorsin représentait Mme de Tencin, dont Marivaux louait la bonté de cœur, la force de caractère, la finesse d'esprit et l'extrême amabilité).

Marianne dit non encore à un mari inacceptable présenté par la famille de Valville, au mariage même avec Valville s'il doit rendre malheureuse Mme de Miran.

Ainsi, la jeune fille, à la fois innocente et pleine de rouerie, un idéal de raison prématurée, d'esprit, de distinction et de beauté, un mélange de franchise, de fierté et de raison, perspicace envers elle-même comme à l'égard des autres dont elle avait vite fait de deviner sous les apparences les véritables sentiments, les calculs, sait admirablement manoeuvrer parmi les pièges et les traverses de la vie, ne s'en cache pas, et n'en éprouve ni honte ni orgueil ; la vie d'ailleurs la justifia, car que serait-elle devenue si elle n'avait pas su en tirer le meilleur parti qui se pût pour se trouver finalement apparemment point trop malheureuse, et même plutôt contente d'elle et du monde comme il va?

La Marianne âgée qu'est la narratrice est une grande dame, une femme du monde devenue comtesse de \*\*\*, qui n'entend pas, dit-elle, faire un roman, mais qui n'en devient pas moins une écrivaine, à laquelle il fallut cinquante ans pour prendre la plume. Elle élabore son récit devant nos yeux, va à la découverte de ses idées devant nous et avec nous, met dans son exposé la passion d'une conversation actuelle. Mais cette voix si personnelle reste sans visage : comment vit-elle au moment où elle parle? que fait-elle de sa sagesse? La retraite semble pour elle un vide parfait où elle est arrivée sans douleur ni débat, et dont elle ne retire ni bonheur ni richesse intérieure. Les années ont pu éteindre sa vivacité, et mettre dans son expression un peu de ce détachement que donne l'habitude du bonheur. Elle est parvenue au temps où les illusions s'envolent avec les années, où le présent se rajeunit et s'embellit de tous les charmes du souvenir. Toutes les remarques, réflexions et fines analyses de sentiment qu'elle mêle à son histoire paraîtraient refroidir la passion si le lecteur pouvait supposer qu'elles émanent de la plume d'une ingénue.

Il reste qu'elle sait admirablement s'analyser, l'écart temporel et social entre ce qu'elle était jeune et ce qu'elle est maintenant autorisant un regard amusé et complice sur soi-même. Elle nous prouve, en nous racontant son histoire, qu'elle n'est jamais sa propre dupe ; elle se montre comme la plus rouée des ingénues, la plus candide des coquettes et la plus désarmée des calculatrices ; il y a toujours quelque délicate et exquise duplicité féminine dans sa franchise, un fin orgueil dans les proclamations de son humilité, quelque complaisance dans les débordements de sa tendresse (pour Mme de Miran par exemple), enfin quelque amour-propre dans son amour (pour Valville). Elle fait, grâce à son intuition féminine, des remarques lucides sur son propre comportement, dont la coquetterie (*«l'esprit que la vanité de plaire donne aux femmes»* [Deuxième partie]) n'est que l'aspect le plus voyant.

En multipliant les réflexions psychologiques et morales, elle débrouille quelque peu les voies obscures par où passe le sentiment (à la fois émotion et intuition) pour guider le sujet vers ce qui lui est bon : *«Je pense, pour moi, qu'il n'y a que le sentiment qui nous puisse donner des nouvelles un peu sûres de nous, et qu'il ne faut pas trop se fier à celle que notre esprit veut faire à sa guise, car je le crois un grand visionnaire [qui a des visions].»* (Première partie) - *«Il me semble que mon âme, en mille occasions, en sait plus qu'elle n'en peut dire, et qu'elle a un esprit à part, qui est bien supérieur à l'esprit que j'ai d'ordinaire. Je crois aussi que les hommes sont bien au-dessus de tous les livres qu'ils font.»* (Quatrième partie).

Mais elle aboutit à une sagesse finale assez décevante : elle est désillusion, prudence, bonne conscience, goût du calme ; elle connaît les êtres, mais on se demande si elle vit encore elle-même.

Ainsi, grâce à la psychologie «microscopique» dont Marivaux fut l'initiateur, par laquelle l'être se révèle dans l'instant même où il se dérobe, sa vérité se manifestant au moment même où elle se dissimule, grâce à cette vision de près, à cette myopie qu'on lui reprocha, et qui lui fit, avec la sagacité qui devine, et parfois l'éloquence qui touche, avec la volonté de serrer de près la vérité de son sujet, le décrire avec une abondance de détails, analyser les mouvements imperceptibles de sa psychologie, dans d'infinis développements, découper jusqu'au minuscule, jusqu'à l'insécable, les sentiments de la narratrice, le roman est d'une grande richesse, Marianne est un personnage extraordinairement vivant, infiniment complexe et vrai, qui ne se laisse pas enfermer dans le piège étroit d'une définition : il n'y a pas une de ses attitudes, pas un seul de ses actes qui ne porte en soi sa propre et secrète contestation.

Après la princesse de Clèves et Manon Lescaut, avant Madame Bovary, elle fut une des héroïnes les plus réussies et les plus intéressantes du roman français, "*La vie de Marianne*" étant un chef-d'œuvre par la justesse de l'analyse psychologique à la première personne.

### Intérêt philosophique

Même si la mémorialiste prétend : *«Je ne sais point philosopher, et je ne m'en soucie guère, car je crois que cela n'apprend rien qu'à discourir.»* (Première partie), elle montre un tour d'esprit philosophique du fait qu'elle exerce sa clairvoyance, qu'elle interprète ses actions, ses paroles, ses pensées, qu'elle commente les circonstances, qu'elle élucide les sentiments et les comportements de la jeune héroïne, qu'elle édicte des maximes de valeur générale, que, s'adressant à une destinataire présumée connue, elle est poussée à solliciter un jugement. À travers ses propos, on peut dégager une série de prises de position de Marivaux qui dénonça les défauts de la société et le mal qui afflige la nature humaine.

Constatant le déterminisme de la condition sociale, il fit une critique implicite mais nette du préjugé de caste. Il épinglea la constante injustice : *«Il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, car elle ne fait qu'y souffrir.»* (Première partie) - *«C'est assez là le chemin des honneurs : qui les mérite n'y arrive guère.»* (Première partie), la perpétuelle méchanceté : *«Qu'est-ce qu'une charité qui n'a point de pudeur avec le misérable, et qui, avant que de le soulager, commence par écraser son amour-propre? La belle chose qu'une vertu qui fait le désespoir de celui sur qui elle tombe !»* (Première partie). Il fit la satire des ecclésiastiques : *«C'est presque toujours le péché qui prêche la vertu dans nos chaires.»* (Quatrième partie). Il fut sensible à la condition faite aux femmes : *«Nous qui sommes bornées en tout, comment le sommes-nous si peu quand il s'agit de souffrir?»* [Neuvième partie]), et affirma : *«Le bon sens est de tout sexe.»* (Première partie).

Aux êtres humains en général est reprochée la primauté de l'orgueil : *«Il n'y a point de petit mal pour l'orgueil ; point de minutie, rien ne lui est indifférent.»* (Deuxième partie) - *«On va d'abord au plus pressé, et le plus pressé pour nous, c'est nous-même, c'est-à-dire notre orgueil ; car notre orgueil et nous, ce n'est qu'un, au lieu que nous et notre vertu, c'est deux. Cette vertu, il faut qu'on nous la donne, c'est en partie une affaire d'acquisition. Cet orgueil, on ne nous le donne pas, nous l'apportons en naissant ; nous l'avons tant, qu'on ne saurait nous l'ôter ; et comme il le premier en date, il est dans l'occasion, le premier servi. C'est la nature qui a le pas sur l'éducation.»* (Première partie) - *«Qu'importe que notre coeur souffre, pourvu que notre vanité soit servie? Ne se passe-t-on pas de tout, et de repos, et de plaisirs, et d'honneur même, et quelquefois de la vie, pour avoir la paix avec elle.»* (Deuxième partie) - *«Adieu le plaisir d'avoir de l'amour, quand la vanité d'en inspirer nous quitte.»* (Deuxième partie).

Dans ce roman, qui est celui de la conquête et du triomphe de l'individualité, de l'affirmation par un individu (et plus précisément par une femme) de sa dignité et de sa valeur, de sa liberté, est donnée aussi une leçon d'énergie : *«En général, il faut se redresser pour être grand : il n'y a qu'à rester comme on est pour être petit.»* (Troisième partie) - *«À ceux qui n'ont ni rang, ni richesses qui en imposent, il leur reste une âme, et c'est beaucoup ; c'est quelquefois plus que le rang et la richesse, elle peut faire face à tout.»* (Quatrième partie) - *«À quelque chose nos défauts sont bons. On voudrait bien que nous ne les eussions pas, mais on les supporte, et on nous trouve plus aimables de nous en*

*corriger quelquefois, que nous ne le paraîtrions avec les qualités contraires.»* (Quatrième partie) - *«Quand un malheur, qu'on a cru extrême, et qui nous désespère, devient encore plus grand, il semble que notre âme renonce à s'en affliger ; l'excès qu'elle y voit la met à la raison, ce n'est plus la peine qu'elle s'en désole ; elle lui cède et se tait.»* (Huitième partie).

On est frappé par la modernité de l'analyse existentielle esquissée par l'auteur : *«Notre vie, pour ainsi dire, nous est moins chère que nous, que nos passions. À voir quelquefois ce qui se passe dans notre instinct là-dessus, on dirait que, pour être, il n'est pas nécessaire de vivre ; que ce n'est que par accident que nous vivons, mais que c'est naturellement que nous sommes. On dirait que, lorsqu'un homme se tue, par exemple, il ne quitte la vie que pour se sauver, que pour se débarrasser d'une chose incommode ; ce n'est pas de lui qu'il ne veut plus, mais bien du fardeau qu'il porte.»* (Troisième partie). Cette réflexion, qui, dans le texte, est inspirée par un suicide, est également significative pour l'attitude du personnage de Marivaux, qui, souvent pris entre deux aspects du vécu dont la congruence n'est pas atteinte, est alors sujet à une scission entre sa manière d'être et sa manière d'exister, situation intolérable mais, par excellence, motif et texture du roman.

En définitive au lecteur de décider si Marivaux manifeste un optimisme, sans illusion ni naïveté, ambigu autant qu'on voudra, mais d'évidence dépourvu de toute noirceur tragique, constant et distant à la fois, puisqu'il ne prêcha pas la révolte mais indiqua qu'en connaissant les mauvais penchants des êtres humains et en se connaissant soi-même, on peut s'accommoder du mal et faire un bon usage des défauts de soi et d'autrui, ou un réel pessimisme, le roman cachant, derrière la séduction du personnage et la libre vivacité du récit, la laideur d'un monde avec lequel ce même séduisant personnage se compromet un peu.

### Destinée de l'oeuvre

Les premières parties de *“La vie de Marianne”* plurent à un public qui aima suivre l'histoire d'une jeune orpheline partie de la condition la plus humble, et qui dut affronter de rudes épreuves avant de parvenir à la considération et à la fortune. Puis, la publication des différentes parties étant espacée, l'intérêt décrut, la nouveauté et l'originalité de ce roman «de sentiment» étant peu remarquées et peu comprises à l'époque.

Le roman fut l'objet de critiques unanimes, pour son bavardage, ses réflexions excessives et intempestives, qui sacrifient l'intérêt romanesque à un plaisir de l'intelligence où on ne voulut voir que de «l'esprit», critiques auxquelles Marivaux répondit dans la quatrième partie du *“Paysan parvenu”*. Desfontaines lui reprocha la bassesse de certains épisodes.

Mais il fut admiré par Prévost et La Harpe qui le plaça au rang des meilleurs romans français. Et il fut lu en Europe, ayant spécialement du succès en Angleterre où il fut traduit dès 1736, le public n'étant donc pas d'accord avec Grimm qui avait prétendu que «si les romans de Marivaux ont été les modèles de Richardson et de Fielding, on peut dire que c'est la première fois qu'un mauvais original a fait faire des copies admirables.»

Il suscita, avant même d'être achevé, des imitations ayant valeur d'hommage, comme *“La nouvelle Marianne”* de l'abbé Lambert, et surtout *“La paysanne parvenue ou Les mémoires de Mme la marquise de M\*\*\* V\*\*\*”* du chevalier de Mouhy qui s'inspira, jusqu'au pastiche, à la fois du *“Paysan parvenu”* (dont il retint, outre le titre, son thème essentiel : celui de la mésalliance assumée) et de *“La vie de Marianne”* (Jeannette est une très jeune fille que caractérise sa beauté, sa délicatesse de sentiments et son inflexible vertu).

On lui donna aussi des suites, les éditions ayant comporté jusqu'en 1881 une douzième partie apocryphe due à la plume de Mme Riccoboni (Marie-Jeanne Laboras de Mézières de Riccoboni, anglomane et femme d'acteur, actrice elle-même, romancière peu connue), qui parut à La Haye en 1745, et fut favorablement reçue à l'époque, où on la loua pour être entrée avec infiniment de talent dans la manière de Marivaux, alors que cette impression de fidélité à l'original ne s'est pas prolongée à l'âge moderne.

*“La vie de Marianne”* eut une indéniable influence sur la création romanesque au XVIIIe siècle, Marivaux s'y étant affirmé comme un des créateurs de la sensibilité littéraire, dont on allait tant user et abuser par la suite.

Il peut paraître surprenant que le XIXe siècle et le début du XXe aient laissé le roman dans un relatif oubli (Gide ne l'avait pas lu), par fétichisation d'un Marivaux de fêtes galantes dont les philosophes avaient déjà répandu l'image. Il fallut attendre 1957 pour que Frédéric Deloffre en procure une bonne édition (le texte des œuvres complètes avait été corrigé scandaleusement sous l'Empire) et que soit reconnue la portée, tout autant que l'immense influence qu'elle a eue.

En 1976, Pierre Cardinal donna du roman une adaptation en feuilleton télévisé, avec Nathalie Juvet (Marianne), Colette Bergé (Mlle de Tervire), Georges Chamarat (M. de Valville), Malka Ribovska (Mme de Miran), Jacques Castelot (M. de Climal), Odette Laure (Mme Dutour).

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)